

LES CAHIERS DRÔMOIS



1993

**Les Cahiers N°12
de l'Académie Drômoise
des Lettres, Sciences
et Arts
(Année 1993)**

Sommaire

Editorial par Pierre Vallier	5
Liste des membres au 1 ^{er} janvier 1991	7
In memoriam : Pierre Pontiès, tel que nous l'avons connu et aimé par Albert Varnet	10
Méditation pour le temps vide par Jacques Sarano	15
Sciences : Un pionnier drômois de la spéléologie et de la bio-spéléologie : Albert Argod-Vallon, 1859-1936 par Pierre Réveillet	19
Un médecin alchimiste du XVI ^e siècle : Nicolas Barnaud de Crest par Maurice Damez	25
L'Autre par le Docteur Bernard	37
Lettres : La Drôme littéraire : Noël Devaulx, dernier en date de la longue histoire de Nyons et ses écrivains par Jean Escoffier	40
Si Eloi Abert m'était conté par Rambert George	44
En marge du bicentenaire de la Révolution : L'homme des Balmes par Henri Pouzin	48
De la révocation de l'Edit de Nantes au retour glorieux des Vaudois dans les vallées piémontaises par le Docteur Miribel	52

EDITORIAL

La voie est tracée

Dans les «Réflexions d'un académicien rustique» (éditions Lacour - Lyon), Edmond Reboul, président de l'Académie de Lyon, évoque l'avenir des académies de province à l'aube du XXI^e siècle. Robert-Henri Bautier, de l'Institut, conclut clairement la préface de l'ouvrage par un «la réponse n'est pas douteuse : pour ne pas devenir ni fossiles, ni reliques, toutes doivent se faire phénix afin de connaître l'ardeur d'une nouvelle vie dans le cadre des régions maintenant régénérées». La voie est ainsi tracée et l'Académie drômoise entend bien suivre ce conseil, étendre encore ses activités, multiplier son ardeur et recruter de jeunes talents dans les domaines littéraire, artistique et scientifique. En effet, l'Académie nourrit l'ambition d'œuvrer avec d'autres au rayonnement intellectuel de la Drôme.

En octobre de cette année 1991, l'Académie drômoise s'est rendue au Palais du Roure en Avignon afin d'y honorer deux valentinois qui y ont vécu et qui sont injustement oubliés : l'amie et protectrice des arts Jeanne de Flandresy et Louis le Cardonnel dont le souvenir fut exalté par Marcel Colomb et Claude Boncompain. En novembre, l'Académie, par la voix de Rambert George, a fait sortir de l'anonymat Eloi Abert (1848-1914) le fils du maréchal-ferrant de Chantemerle-les-Blés qui devint professeur d'allemand et un poète virgilien en langue nord-occitane. D'ailleurs, les éditions de La Bouquinerie de Valence vont publier une anthologie de l'œuvre d'Abert à laquelle collaborent plusieurs académiciens drômois.

Enfin l'Académie drômoise souhaite fortement établir des relations régulières avec des académies voisines afin de rechercher les actions communes que nous pourrions mener ensemble. Par ailleurs, la perspective du développement des échanges culturels européens, à partir de 1993, devrait nous amener à nous rapprocher des académies de Suisse et d'Italie notamment. Nous avons donc à réfléchir à ces développements futurs et à préparer une telle confrontation intellectuelle qui serait enrichissante.

Pierre VALLIER

Liste des membres au 1^{er} janvier 1991

CLASSE DES LETTRES

Alain Balsan	1, rue Mirabel-Chambaud 26000 VALENCE
Claude Boncompain	Place de la Pierre 26000 VALENCE
André Charretier	10, rue Sainte-Thérèse 26000 VALENCE
Gérard Chauvet	20, rue Jonchères 26000 VALENCE
Marcel Colomb	13, rue du Jeu de Paume 26000 VALENCE
Maurice Cornet	183, av. Maurice-Faure 26000 VALENCE
Jean Durand	Vieux Village 26740 SAVASSE
Jean Escoffier	21, bd de Montmorency 75016 PARIS
Abbé Froment	26310 LUC EN DIOIS
Docteur Planas	Villa Sol 26800 ETOILE
Antoine de Lacheisserie	I.U.T. rue B. de Laffemas 26000 VALENCE
Henri Pouzin	Le Chalandou 26750 GENISSIEUX
Rambert George	La Poulate 26800 ETOILE
Pierre de Saint-Prix	8, bd Anatole-France 66000 PERPIGNAN
Mme Tiziou	22, avenue d'Aygu 26200 MONTELIMAR
Pierre Vallier	7, rue Buffon 26000 VALENCE
Albert Varnet	7, av. Maurice-Faure 26000 VALENCE
Lucie Verger	38, rue Freycinet 26000 VALENCE

CLASSE DES SCIENCES

Pierre Ageron	173, avenue de Chabeuil 26000 VALENCE
Docteur Claude Bernard	26170 BUIS LES BARONNIES
Jean Berthon	Chemin de la Rochelle Villa Alcaja 26200 MONTELIMAR
André Blanc	6, rue J. Moulin 26500 BOURG-LES-VCE
Maurice Damez	12, rue Chevandier 26000 VALENCE
Henri-Paul Desaye	Villa Andasta, rue Belle Justine 26150 DIE

Magistrat Général Gardon	133, rue Saint-Dominique 75007 PARIS
Arsène Heritier	rue Château Fleury 26100 ROMANS
Docteur Jean Miribel	l'Ormeraie, chemin de Robinson 26000 VALENCE
Pierre Reveillet	14, rue Laugier 75017 PARIS
Professeur Paul Ricœur	19, rue Saint-Anthony 92290 CHATENAY-MALABRY
Docteur Jacques Sarano	rue Lafontaine 26000 VALENCE
Maurice Verillon	Sénateur Honoraire 26150 DIE
Haroun Tazieff	26640 MIRMANDE
Freddy Tondeur	Le Devès, rue Pierre-Toesca 26110 NYONS

Emilien Ricard
 Georges Roux
 Mme Nathan-Tilloy
 Mme Chamoux
 Mme Jeanne Deval
 Docteur Frachette

Villa Bonoise
 8, rue Adrien-Bertrand 26110 NYONS
 Place Chateauras 26220 DIEULEFIT
 Directeur des Archives Départementales
 14, rue de la Manutention 26000 VALENCE
 Les Gûards 26110 NYONS
 cours Pierre-Didier 26100 ROMANS
 07500 GRANGES-LES-VALENCE

CLASSE DES ARTS

Gérard Bayle	17, rue des Frères Montgolfier 26000 VALENCE
Pierre Begou	8, place Saint-Vincent 69001 LYON
Mme Berut Targe Salomon	9, rue Belfort 26000 VALENCE
Mme Frédérique Bon	Chanos Curson 26600 TAIN-L'HERMITAGE
Marie-Josèphe Bossan	Conservateur du Musée Rue Sainte-Marie 26100 ROMANS
Roger Cherdavoine	14, allée Jean-Buclon 26000 VALENCE
Bernard Dhonneur	45, rue Sainte 13001 MARSEILLE
Jacques Hartmann	BP n° 2 26400 ALLEX
Gaston Junillon	13, avenue Gambetta 26100 ROMANS
Mme André Lancon	21, boulevard Beauséjour 75016 PARIS
Charles Moulin	2, rue de l'Espoulette 26200 MONTELMAR
Pierre Palue	26260 CHAVANNES
Jacques Pic	245, avenue Victor-Hugo 26000 VALENCE
Henri Rochegude	64, rue des Alpes 26000 VALENCE
Pierre Simonnet	Ch. du Bois de Laud 26200 MONTELMAR

CORRESPONDANTS DE L'ACADEMIE

Catherine Ageron	23, rue de Mulhouse 26000 VALENCE
Marquise d'Arces	14 rue Bouverie 26200 MONTELMAR
Pierre Boncompain	283, rue de Charenton 75012 PARIS
Général Georges Burger	Mirabel aux Baronnies 26110 NYONS
Abbé Charay	Conservateur du Château 07200 AUBENAS
J.J. Matras	5, rue Langlade 92340 BOURG-LA-REINE

IN MEMORIAM

Pierre Pontières, tel que nous l'avons connu et aimé

C'est au terme du mois de mai dernier que Pierre Pontières, né en 1898, parmi les brumes de l'automne, a quitté pour toujours, et en pleine saison du renouveau de la nature, sa ville, ses habitudes, sa famille, ses amis et ses compagnons. Son départ nous est cruel. Nous avons besoin de le voir évoluer dans les rues de Tournon où il s'était retiré, avec lenteur et toujours méditant, jusqu'à ce qu'il eut atteint les marches du château du Cardinal, «son» château, d'où il pouvait contempler de ses tours médiévales «le fleuve dieu» dans toute sa majesté.

Il en était le gardien et le resta jusqu'à la fin, avec la même ferveur et le même enthousiasme.

*
* *

Pierre Pontières, sous des dehors fragiles, cachait une belle santé physique et morale. Sa vie, apparemment harmonieuse, ne fut pas pourtant exempte d'épreuves cruelles, et la mort frappa souvent à sa porte. Soutenu par une foi sans faille alliée à une volonté de fer, il sut les surmonter avec courage. Voilà qui fut à son honneur et nous donne assez une idée de ce que furent ses luttes pacifiques contre lui-même et les forces obscures de la nuit où s'affrontent la grâce et le péché. Lui-même était une âme pure.

Poète avant tout, il ne trahit à aucun moment de son œuvre le don de Dieu et nul de ses recueils ne fut écrit qui ne put être mis entre les mains innocentes des plus petits. Il avait le respect de l'enfance.

Il ne tombait de sa plume qu'une pluie d'or à l'intérieur des êtres.

«La poésie» disait-il «est le sommet de l'art puisque seule elle nous permet d'échapper aux pesanteurs de la terre pour gagner les limites de l'Invisible et contempler l'Infini.»

Dès son premier recueil «Les Altitudes Claires», qui lui valut la protection de Louis Le Cardonnel, il ne dévia à aucun moment de la voie que lui traçait le maître :

«Votre muse chrétienne est docile à ma voix,
Louis Le Cardonnel aux deux mains bénissantes».

Et ainsi s'en fit-il le serviteur passionné et le détenteur jusqu'à la mort de sa pensée, elle-même remplie de celle du saint d'Assise.

Ce fut à cause de lui, peut-être bien, qu'il eut la force nécessaire pour atteindre sans effort au jardin de l'amitié et qu'il put «écouter la musique des anges».

«O musique de l'âme en parole redite».

D'où, au fil des ans, «Pax Domini», «Sous le soleil de Dieu», «Invocations», «Images de rêve», «l'Offrande au Rhône», en collaboration avec Charles Liénard, lors de la célébration du sixième centenaire du rattachement du Dauphiné à la France, occasion dans notre ville de fêtes somptueuses, et, plus récemment, «Trois lyres sur trois gammes», en collaboration avec Louise Bretagne et Jeanne Wawruszezak dont il voulut bien me dédicacer un des exemplaires avec ces simples mots : «En profonde communion poétique».

En ce dernier volume se trouvent, signées de lui, quelques splendides envolées telles que celle-ci :

«La solitude de la route
Est sur moi dans l'aride jour.»

Cher poète de l'Oraison du Soir, que de richesses nous furent prodiguées par tant de pages dispersées en ces différents recueils qui faisaient que l'on voyait en vous comme dans un miroir.

*
* *

Pierre Pontières n'était pas que poète. On lui doit également des drames, des pièces de théâtre comme «François l'aveugle», des miracles comme «La fraction du pain», des monologues, des jeux scéniques comme «Le village de l'espérance», des monographies comme celle de Paul Mially, un ami de jeunesse, arrêté par les allemands durant la dernière guerre pour faits de résistance, et mort en héros.

C'est dire si l'œuvre écrite de notre collègue est abondante et mérite d'être conservée, non seulement par ceux de sa génération, mais par leurs enfants. Elle témoigne assurément d'une époque et se reconnaît à la ferveur de celui à qui on la doit.

*
* *

La poésie, depuis sa disparition, est en deuil. Elle est même en état de viduité. Dernier de la lignée des Louis Pize, Charles Forot, Georges Barrelle, Suzanne Renaud, on voit mal celui qui viendra assurer la relève. L'héritage est en danger. Rencontrera-t'on demain des hommes et des femmes unis comme ils l'étaient par de communes aspirations où se succédaient la puissance du verbe, la clarté de la phrase, l'amour du beau, du vrai, du sincère, la transparence de l'âme ? Le jaillissement du cœur en somme.

Et pour tous et au même degré, ce qu'un auteur ancien appelait «le tourment de Dieu», autrement dit, pour Pierre Pontières, cette espèce de prédilection pour les Béatitudes dont il avait fait de leur enseignement une règle de vie :

Heureux les pauvres, heureux les pacifiques.

*
* *

De cette pléiade d'êtres d'élite, nul ne demeure. Chacun à son tour a gagné les rivages de l'au-delà. Combien restent pour saluer leur mémoire ?

Amis très chers, gardant au fond d'eux-mêmes un peu de cette petite espérance que Pierre Pontières avait transposée pour la grandir à sa mesure.

«Je revois les amis de ma pure jeunesse,

Le plus cher souvenir à mon appel accourt.

...

Je suis seul... et je suis Robinson dans sa hutte.

Pas une étoile encore au firmament ne luit.

Et j'écoute venir l'insidieuse nuit.»

Ainsi disait-il en songeant à eux.

Pour conclure par cette prière qui s'applique aujourd'hui tellement bien à son propre destin :

«Mortes, les fièvres de jadis !

Veille sur tes frères d'en bas,

Car c'est bien là ton droit d'aïnesse !

Et que le Dieu qui ne meurt pas
Fasse éternelle leur jeunesse.

...

Sanglots lassés... larmes de sang...

Est-il juste, est-il bon de pleurer sans espoir !»

*
* *

Pierre Pontières était un poète habité par l'inspiration. Cela, nous le savons tous. C'était aussi un militant de profonde conviction, brûlant de charité. Cette charité, il ne l'exerçait pas seulement en paroles. Il la vivait dans l'action. Il m'a souvent parlé de son rôle dans le domaine social qui était pour lui une obsession. En cela il se voulait le disciple de la Tour du Pin, d'Albert de Mun, de Milcent, de Léon Harmel et de Marc Sangnier, les Cercles Ouvriers et le Sillon, placés sur le même pied, parce que touchant aux mêmes buts. La fameuse encyclique de Léon XIII l'avait à jamais marqué de son empreinte. Il en était imprégné. Ayant passé toute sa jeunesse dans un milieu protégé et vécu au temps de l'Action Catholique, rien de ce qui touchait à la dignité de l'homme ne lui était indifférent. Dans le domaine des œuvres caritatives, de l'action publique, des Syndicats et de la Mutualité, on le savait au premier rang, prêt à intervenir. Il portait en lui vraiment la chaleur du Christ.

«Qui, de la Cité des hommes, nous rendra celle de Dieu !»

Et d'ajouter :

«Je voudrais ramener à l'unité les forces dispersées des âmes !»

C'était chose impossible, certes, mais rien que d'en émettre le vœu témoignait de son extrême hauteur de sentiment. Il avait même, pour y parvenir, sa propre méthode : «Il vaut mieux» disait-il «convaincre que contraindre, écouter avant de juger, et pardonner trop vite plutôt que condamner à tort.»

Paroles de sagesse.

Dernier trait du caractère de notre ami : son esprit de convivialité. Pierre Pontières recherchait la compagnie. Il en avait besoin pour son épanouissement personnel. Il lui fallait partager ses soucis et ses joies. Dès lors, il se fit l'artisan d'initiatives culturelles capables de prolonger ses propres aspirations et de donner à sa petite patrie un peu de rayonnement et quelques attraits supplémentaires.

Bien que partisan de l'égalité qui est la règle de nos démocraties, il estimait à juste titre que les élites ne doivent pas rester

dans l'ombre, mais se manifester en pleine lumière, dans le domaine de l'esprit tout d'abord, car elles sont indispensables à l'enrichissement des masses.

«L'homme seul ne peut rien.» disait-il «Groupé en des organismes structurés, il a plus de force pour se faire entendre et imposer la vérité.»

*
* *

C'est dans ce sens qu'il contribue à la création de l'Académie Drômoise et de l'Académie Rhodanienne des Lettres dans le cadre de l'Union Générale Rhodanienne. De la première, il resta jusqu'à la fin l'un de ses membres assidus après en avoir assuré avec éclat la présidence.

Là j'appris à le connaître, vraiment.

La convergence de nos sentiments réciproques consolida une amitié déjà ancienne que je n'hésite pas à qualifier pour ma part d'enrichissante.

Des deux secondes, je sais qu'il y a attaché son nom et c'est à juste titre que son médaillon taillé dans le roc figure sur l'un des murs de l'illustre forteresse à côté de celui de Gustave Tournier et face au «fleuve-dieu», un fleuve né dans les brouillards de la Suisse et qui effleure la cité ardéchoise de ses eaux transparentes avant d'aller se perdre dans les plaines ensoleillées de la Camargue.

Un fleuve que l'on ne peut oublier dès qu'on l'a connu, et qui agit sur vous comme un envoûtement.

*
* *

Aujourd'hui le silence s'est fait.

Pierre Pontiers a accompli son long pèlerinage. Son combat est terminé. Il a reçu la couronne du vainqueur. A nous le soin de veiller au maintien de sa mémoire. Son nom ne saurait être oublié. Il est synonyme de fidélité : fidélité à la foi reçue au baptême, fidélité aux idées de sa jeunesse, fidélité à ce fleuve qui fut jadis un dieu et n'est plus maintenant qu'un esclave : le Rhône, qu'il contribua à réhabiliter par le retour aux anciennes cérémonies surgies d'une époque où rien ne troublait sa marche vers la Mer, que les ébats des nymphes aux formes irréelles parmi les peupliers et les aulnes sauvages.

Au cœur des lînes mystérieuses.

Albert VARNET
Ancien Président,
co-fondateur de l'Académie Drômoise.

Méditation pour le temps vide

Notre rapport au Temps nous met au rouet : l'explosion technologique nous procure une maîtrise formidable (une «puce» économise des mois de travail), mais le nouveau maître du Temps est son esclave : plus j'en gagne et plus j'en manque (comme l'argent), en raison de sollicitations insatiables. Libéré ici, encombré là. Le **Temps extérieur** dévore le temps intérieur et convivial, lequel nous invite à une «maîtrise» d'un autre ordre : lenteur, silence (peut-être une certaine **vacuité** ?)

Une revue thérapeutique m'avait demandé d'introduire son numéro 63 d'automne 87 sur «**Le poids du temps vide**», mot terrible de malades immobilisés (désertés même par la douleur !). Ils ont beaucoup à nous apprendre, s'ils échappent à l'acrimonie et à la vie végétative.

Le «temps vide», lourd et long à porter — oisiveté forcée, chômage humilié —, n'est-il pas en partie un sous-produit de la pression sociale, et d'une éducation qui nous a culpabilisés par son culte du temps plein ? Mon allergie au vide («oisiveté est mère de tous les vices») traduit l'avarice forcenée de l'Occident : **time is money**, remplir le temps, gagner du temps ! Ce n'est plus ce que j'y mets ou n'y mets pas qui pèse, mais ce que ma conscience m'enjoint d'y mettre. Privé de **faire**, je me sens comme exclu de la communauté humaine et de moi-même, chassé de la maison du Temps.

Celle-ci n'est plus vide si je m'y sens chez moi, à l'aise avec ma conscience et mon milieu. C'est moins un problème de remplissage que d'appartenance, de participation, de plénitude, d'état d'esprit où le Temps intérieur compte plus que le temps objectif.

Ce dernier — pullulation quantitative de **moyens** performants ou superflus — fait obstacle au Temps intérieur des **faits**, des raisons de vivre.

A la dispersion de l'un, qui nous dépossède de nous-mêmes, s'oppose la concentration dense, et pourtant légère et décrispée, de l'autre. En proie au Temps extérieur, dans la surchauffe comme dans l'oisiveté qui, soudain, se présente — excitations et dépressions — je me désagrège en projets et souvenirs fuyants, éparpillés. Me voici plus loin de mon passé et de l'homme que je suis qu'un témoin de deuxième main. Ce temps accroché à des albums d'enfant, est-ce moi ? Pulvérisé, hors de moi, étranger : diaspora, exil, mort... Le Temps extérieur des affamés de temps leur glisse entre les doigts, faute de se recentrer dans le recueillement.

Que je me ressaisisse et me rassemble dans le vide intérieur, alors les fils dispersés du Temps se renouent en un tissu serré de fidélité, de mémoire, de responsabilité. Mon identité, ma totalité me sont rendues.

*
* *

Qu'est-ce donc qui **fait** et **défait** le Temps ? Sans doute quelque ressource ou défaillance physique, une molécule à laquelle supplée un anti-dépresseur ? Mais surtout le sursaut d'une rencontre personnelle, un regard, un sourire, un service à rendre, un moment de silence.

Le Temps intérieur n'est pas clos sur soi mais ouvert à la relation personnelle, sans encombrer, car il n'occupe pas de place : l'intensité remplace avantageusement la quantité.

C'est pourquoi le temps vide peut être plein, et le temps plein peut être vide ; faire faillite chez le surmené, abonder chez le paralysé. Les marchands du temps «sont renvoyés les mains vides». Le Temps de plénitude revient au «**serviteur du Temps**», serviteur sans aucune prétention de propriétaire.

*
* *

Oui, la vacuité du Temps dépend de facteurs sociaux, psychologiques, mais aussi spirituels. C'est moins une question de remplissage que de plénitude, de participation, d'engagement à ma vie et à la vôtre, lesquels pourraient soudain se dérober sous mes pieds en pleine action réussie lorsque celle-ci, à tort ou à raison, m'apparaît **vaine**. Mon Temps plein est vide, vide de sens. Le mot «**vanité**» résume la portée non plus physique mais métaphysique du temps vide.

Que l'absurdité du travail de Sisyphe dans un camp ou une usine soit vain, on le conçoit ; mais un créateur ? savant, artiste, industriel ? Peut-être percevons-nous qu'un temps exclusivement accaparé par la réussite et non par le service se vide de sa substance. Le dépassement de soi sert de doping, mais les lendemains dénuent le néant de la victoire qui nous avait grisés.

A l'heure des bilans (maladie, mort...), tout est vide qui n'a pas été offert. Le temps vide est une maladie métaphysique de l'homme qui se veut propriétaire exploitant du temps, plus encore que la maladie des exclus de la production.

Le temps vide des exclus (chômeurs, malades...) ne relève évidemment pas du même soin que le vide des riches productifs. Des premiers il faut obtenir qu'ils se rendent utiles ; voulez-vous rendre au chômeur, au marginal, au délinquant incarcéré la dignité de son temps ? Confiez lui une tâche, une responsabilité, un être qui ait besoin de lui.

Aux riches, enseignons plutôt une initiation au temps vide, dégraissé de son rendement : **temps mesurable, temps misérable** ! Une ascèse de l'obsession de l'**avant** et de l'**après** nous purge des artéfacts illusoire du temps extérieur.

Seule la sagesse sauve la fuite en avant de la technique, la technique ayant, dites-vous, libéré un temps pour la sagesse (non pour l'autre fuite en avant des loisirs...).

*
* *

A l'exploiter comme un esclave, on ne rend pas au Temps le respect qui lui est dû. Le jeûne du temps vide nous met à l'école des grands malades et vieillards dépendants, vrais pauvres de l'Évangile. Ils ont à nous enseigner l'**humilité de l'inutilité**. Grabataire, livré aux mains étrangères pour mes fonctions élémentaires, si je sais ne pas abuser mais accepter d'être à charge, c'est une grande preuve de force que de permettre aux autres d'avoir besoin d'eux, et c'est leur donner que recevoir. Consentir au sacerdoce d'une impotence sans remède est signe exceptionnel de maturité, en sorte que mon temps vide est aussi plein que celui des gens affairés est soudain vide ! Il se passe en chacun, dans la vacuité du silence — respirer, **exister** — toute l'histoire et la germination de la vie, du monde, que ne perçoit guère cette ride de surface appelée conscience, car elles mûrissent dans nos profondeurs. Il y a un autre temps que celui qu'on amortit comme une machine, et dont sont victimes ceux qu'on pousse dehors dès

l'âge de 50 ans. Mais au chômeur on n'ira pas chanter les vertus du temps vide ! L'utopie remplirait le temps vide et viderait le temps plein. Elle partagerait le travail : à celui qui n'en a pas, elle en fournirait ; au suractif elle permettrait de se recycler à la lenteur. Pour imiter Racine : **honorer dans son temple une austère lenteur** (du bon usage des insupportables lenteurs administratives, comme Pascal l'a dit des maladies).

*
* *

L'initiation au Temps nous fait, non sans mal, progresser du remplissage à la plénitude, laquelle comprend aussi le respect d'un temps qui ne sert apparemment à rien. Le maître du temps extérieur ne sera jamais que son esclave. Je ne suis pas le propriétaire du Temps, mais son serviteur.

Dr. Jacques SARANO
Février 1990

INDEX DES LIVRES PARUS

La guérison	P.U.F., Paris, 1955 (2 ^e éd. 1966)
La culpabilité	A. Colin, Paris, 1957
Médecine et médecins	Le Seuil, Paris, 1959
Essai sur la signification du corps	Delachaux et Niestlé, 1963
La douleur	Ed. de l'Epi, Paris, 1965
L'équilibre humain	Le Centurion, Paris, 1966 (épuisé)
Connaissance de soi, connaissance d'autrui	Le Centurion, Paris, 1967
Homme et sciences de l'homme ..	Ed. de l'Epi, Paris, 1968
La solitude humaine	Le Centurion, Paris, 1969 (épuisé)
La sexualité libérée	Ed. de l'Epi, Paris, 1969
Rester et devenir soi-même	Le Centurion, Paris, 1970
Réussir sa vie	Le Centurion, Paris, 1971
La séparation	Le Centurion, Paris, 1972
Le défi de l'espérance	Le Centurion, Paris, 1973
Nos liens de dépendance	Le Centurion, Paris, 1975
La relation avec le malade	Ed. Privat, Toulouse, 1977
L'homme double	Ed. de l'Epi, Paris, 1979
Le médecin devant la mort	Desclée de Brouwer, 1983

SCIENCES

Un pionnier drômois de la spéléologie et de la biospéléologie : Albert Argod-Vallon (1859-1936)

Notre président Pierre Ageron a rendu, dans un de nos derniers cahiers, un hommage mérité à Oscar Decombaz et au Docteur Paul Raymond. Nous comptons, parmi nos compatriotes, un autre pionnier de la spéléologie et également de la biospéléologie : Albert Argo-Vallon.

La découverte, dans les cavernes du Karst autrichien, d'animaux aussi extraordinaires que le Protée ou Olm et l'insecte coléoptère *Leptodirus hochenwarti* a suscité chez les zoologistes un véritable engouement pour le domaine souterrain. Dans le Karst, d'abord, les recherches se développent et confirment cet intérêt. Dès 1857, bien avant les premiers travaux d'E.-A. Martel, Charles Lespès, Dieck, F. de Saulcy, E. Abeille de Perrin et beaucoup d'autres explorent, avec des résultats plus qu'encourageants, les grottes des Pyrénées. Albert Argod-Vallon fut de ceux-là et, comme Abeille de Perrin, dirigea aussi ses recherches vers d'autres régions.

Albert Argod-Vallon est né à Crest d'une famille d'industriels, en 1859, la même année qu'E.-A. Martel. Chrétien fervent, Chevalier de St-Grégoire-le-Grand, doué de grandes qualités de cœur, il fonde à Crest la Croix-Rouge française dont il assura, pendant de longues années, les charges de



Albert ARGOD-VALLON
1859-1936

trésorier. Il s'intéressait à toutes les œuvres de bienfaisance locale qui bénéficiaient de sa générosité. A la mort de son père, il dut assumer la charge de l'importante entreprise familiale. Il avait toutes les capacités pour cela et sans rien négliger des obligations qu'elle lui impose, il consacre ses loisirs à l'entomologie.

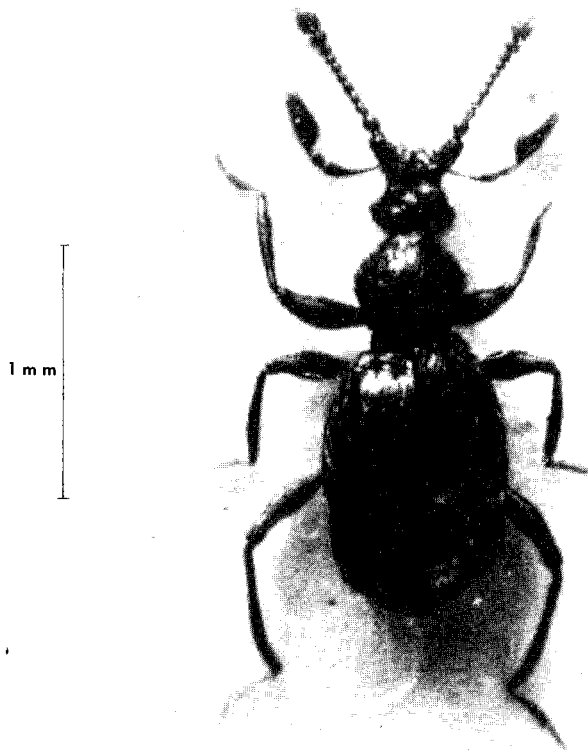
La première guerre mondiale enleva à son affection un fils chéri : Robert qui, vivement intéressé par ses recherches, l'accompagnait parfois dans ses excursions et semblait devoir partager sa passion. Engagé volontaire à dix-huit ans, il partit sur le front d'Alsace et fut affecté à un bataillon d'éclaireurs-skieurs. Il se porta volontaire pour toutes les missions dangereuses et tomba mortellement frappé le 23 février 1915.

Albert Argod-Vallon s'intéresse très jeune à l'entomologie et devint membre de la Société Entomologique de France en 1880 à vingt-et-un ans en précisant sa spécialité : coléoptères de l'Ancien Monde ; longicornes et coléoptères cavernicoles du globe.

En 1892, il fonde avec E. Barthe, alors professeur au lycée de Montélimar et Croissandeau, la revue «*Miscellanea entomologica*». Avec ces derniers et avec Messieurs Lemoro, C. Brisout de Barneville et le capitaine Xambeu, en garnison à Romans, il chasse aux environs de Crest, notamment à Rochemaure, le long du Rhône où l'abondance des genêts épineux lui permet d'intéressantes captures. Il peut suivre la biologie d'un longicorne réputé rare *Pterolophia M-grisea* (Mulsant).

Mais ses goûts le portaient plus particulièrement vers les micro-coléoptères cavernicoles ou endogés. Il visite, en Chartreuse, la grotte de St-Même ou du Guiers-vif où il découvre deux intéressants coléoptères nouveaux pour la science. Il confie l'un d'eux à Elzéar Abeille de Perrin qui le décrit sous le nom d'*Anophthalmus obesus*. C'est maintenant *Trichaphaenops obesus* très proche parent de *T. gounellei* (Bedel) du Vercors. L'autre est un silphide très remarquable qu'il décrit lui-même en 1885 en hommage à son ami le capitaine Xambeu *Trocharanis xambeui*. Nous le connaissons maintenant comme *Iserius xambeui*. Il s'agit d'un des genres les plus spécialisés de notre faune troglobie qu'on devait retrouver plus tard dans les Alpes-Maritimes : *Iserius serrulari* (Faniez 1914) et *I. colasi* (Bonadona 1954).

Tout près de chez lui, il visite la grotte de Baume-Sourde qui s'ouvre au bord du Roubion sur la commune de Francillon et la grotte des Sadous à Pradelle. Il y découvre trois coléoptères



Le Psélaphide (Coléoptères)
Bythinus argodi
 de la Grotte des Sadous.

nouveaux : un psélaphide *Bythinus (Machaeirites) argodi* (Croissandeau 1885) et un scydménide *Cephennium argodi* (Croissandeau 1891) ainsi qu'un silphide plus endogé que vraiment cavernicole : *Bathysciola foveicollis* (Peyerimhoff 1904) subsp. *argodi* (Jeannel 1924).

Il collabora avec Armand Viré qui fut le premier à expérimenter sur les cavernicoles. A. Viré avait pu, grâce à l'appui du professeur Milne-Edwards, directeur du Muséum d'histoire naturelle, installer dans les catacombes situées sous le Jardin des Plantes, le premier laboratoire souterrain qui fut malheureusement détruit par les crues de la Seine de 1910. Il lui déterminait les coléoptères sur lesquels il conduisait ses travaux et attira son attention sur quelques particularités morphologiques des formes obscuricoles de Tréchides.

Armand Viré lui adresse ses remerciements dans sa thèse «La faune souterraine de France» dont il lui dédicace un exemplaire.

Argod-Vallon ne pouvait pas, étant donné leur richesse et leur endémisme, ne pas visiter les grottes des Pyrénées ce qu'il ne manqua pas de faire. Il y récolte deux Tréchides qu'il décrit : *Anophthalmus croissandeoui* dans la grotte de Lestelas à Cazavet en 1887 et *Anophthalmus saulcyi* dans la grotte d'Aubert à Moulis dans l'Ariège en 1913. Le premier devait s'avérer synonyme d'*Aphaenops bucephalus* décrit par Diek en 1869 qui a donc la priorité, Quant au deuxième, nous le connaissons aujourd'hui sous la dénomination de *Geotrechus saulcyi*.

En 1907, E.-G. Racovitza fonde, avec le docteur René Jeannel, l'œuvre des Biospeologica qui se propose un triple but : la prospection biologique des grottes, l'étude du matériel recolté par des spécialistes qualifiés et la publication des résultats dans une collection de mémoires spécialisés. Albert Argod-Vallon y collabore en la faisant bénéficier d'une partie de son matériel et en participant à la prospection. En 1911, avec son ami Charles Fagniez, il accompagne le docteur Jeannel à la grotte de Mollans dans la Drôme et aux grottes d'En-Brixot et Sainte-Marie à la Preste dans les Pyrénées Orientales (Biospeologica XXIV - Enumération des grottes visitées, 4^e série, N° 318, 323 et 324).

La cinquième série des énumérations contient les descriptions par Argod de 26 cavités dans la Drôme, l'Ardèche, l'Hérault et l'Isère. Dans deux grottes de l'extrémité sud du Vercors : la grotte du Bec-Pointu et la grotte du Birbaret, vraisemblablement identique à la grotte du Berger, qu'il visite le 9 avril

1912 en compagnie de son fils Robert. Il capture quelques exemplaires de *Royerella tarissani* (Bedel) que C. Fagniez considérera comme une forme nouvelle et décrira *Royerella tarissani vertacomica* (1917).

Après la première guerre mondiale, Argod est de plus en plus absorbé par les soucis de l'entreprise familiale et voit sa santé décliner. Ayant à peu près perdu la vue et devenu impotent, il continue néanmoins à s'intéresser à l'entomologie. Il se fait lire les périodiques spécialisés et notamment *Miscellanea entomologica* par sa secrétaire.

Il a légué sa collection au Muséum National et le professeur René Jeannel, titulaire de la chaire d'Entomologie, au retour de l'Harmas de J.-H. Fabre lui rend visite à son domaine de la Rolière près de Livron. Ils parlent de Fabre et des «souvenirs entomologiques» lorsqu'Argod lui dit tout à coup : «Docteur, allez donc voir les abeilles maçonnes qui font leur nid depuis plus de vingt ans sur le mur de la chapelle». Jeannel y va et constate «une curieuse aberration de l'instinct chez un chalicodome». Le mur de la chapelle était orné d'une suite d'arcades peintes en trompe-l'œil sans aucune saillie réelle. L'artiste avait commis une erreur de dessin en figurant des ombres portées sous tous les arcs même sous ceux qui, du fait de leur orientation, n'en produiraient normalement pas. Le chalicodome s'était laissé tromper par l'apparence des ogives en bâtissant au dessous d'eux ses nids de boue malgré l'absence d'abri contre la pluie. Il est permis de penser que, dans la recherche de leur emplacement, il est guidé par la vue. Mais redressant l'erreur de l'artiste, il a évité les arcs qui ne porteraient pas d'ombre s'ils étaient réels. Il semble donc qu'intervienne aussi un sens de l'orientation.

Grâce à des mariages contractés dans les familles d'entomologistes, la famille de Monsieur Argod était apparentée à celle de plusieurs des plus renommés d'entre eux. Son fils, Henri Argod, avait épousé la fille de M. Elzéar Abeille de Perrin : Alix. Sa fille, Paule, un fils de ce même entomologiste : M. Auguste Abeille et sa fille Marie-Antoinette Argod : M. Félix Guerry tué au cours de la première guerre mondiale. L'aînée des filles a épousé M. J.-J. Le Tourneau, lui-même petit-fils d'Antoine Grouvelle, autre entomologiste très connu.

C'est à cette dernière, petite-fille d'Albert Argod-Vallon et Elzéar Abeille de Perrin que je dois de nombreux renseignements sur son aïeul et je tiens à lui exprimer ici ma sincère reconnaissance.

Après une longue maladie, Albert Argod-Vallon s'est éteint à Crest le 1^{er} novembre 1936, à l'âge de 77 ans.

Pierre RÉVEILLET

Un médecin alchimiste du XVI^e siècle : Nicolas Barnaud de Crest

«A Crest naquit au XVI^e siècle un personnage étrange... Nicolas Barnaud qui s'appliqua pendant plus de vingt ans à percer le mystère de la Pierre Philosophale ; pour cela, tout en exerçant son métier de médecin pour subsister, il parcourut l'Europe en long et en large». C'est ce texte qui m'a lancé sur la piste de ce personnage étonnant. Je l'avais trouvé dans une livraison de 1985 du «Sud-Est Agricole». Ce périodique consacrait chaque mois une page à un itinéraire pédestre qui, pour ce numéro, se situait autour de Crest ; et cette ville, dont le donjon est une des gloires, avait été aussi la patrie de ce personnage. Madame G. Mora, auteur de l'article, me renvoya à l'ouvrage de Gaston Donnet, le «Dauphiné» publié en 1893, et, depuis, j'ai pu glaner ça et là des renseignements peu connus qui m'ont permis cette tentative de reconstitution de la vie agitée de Nicolas Barnaud.

Le suivre pas à pas de sa naissance à sa mort est chose difficile ; cependant nous avons un certain nombre de jalons à utiliser. Le premier point de repère nous est fourni par Barnaud lui-même qui, beaucoup plus tard, dans son édition de Leyde de 1598 du *Quadriga Aurifera*, explique à son «candido lectori» qu'il était allé en Espagne quarante ans auparavant, donc en 1558, et qu'il avait visité ensuite les Français, les Anglais, les Sarmates (Russie méridionale), les Italiens, les Polonais, les Suédois et les Bataves (Hollande méridionale). Il ne s'agit pas d'une séquence chronologique stricte mais d'une énumération qu'il n'y a pas lieu de mettre en doute. Il a bien visité tous ces peuples et nous l'y retrouverons. En tous cas, son premier voyage d'études eut lieu en Espagne en 1558 et nous ferons finir à cette date son apprentissage et sa jeunesse.

On admet que Barnaud est né à Crest vers 1538-39 (Grand Larousse Illustré de 1960) dans un milieu de bonne bourgeoisie. Crest, ancienne capitale des Comtés de Valentinois et Diois était encore, au XVI^e siècle, un important centre administratif et juridictionnel. La bourgeoisie, c'est-à-dire l'ensemble des non-nobles susceptibles de prendre part à l'administration, par opposition aux manuels, artisans et paysans, y était aisée, souvent alliée à l'ancienne noblesse ou en voie d'anoblissement.

On connaît les Barnaud de Crest depuis 1404 : Berthon puis son fils, Guillaume, furent même régents de la judicature des deux comtés. Libert, le père de Nicolas, était notaire et avait un frère avocat, Guy. Ce dernier avait caché, en 1551, un cordelier venu à Crest prêcher la réforme ; on doit supposer que c'est ce dernier qui convertit à la religion réformée cette branche de la famille, dont Nicolas. Par contre, son cousin germain, Jean, Vi-sénéchal du Valentinois et du Diois fut anobli en 1584 par Henri III pour services rendus pendant les guerres de religion et dont la lignée resta catholique. Et pourtant Nicolas garda toujours de bons rapports avec lui. Il lui dédia plusieurs ouvrages qu'il dédicaça «nobili viro J. Barnaudo, patruelo nostro», témoignage d'une tolérance réciproque à une époque où tant de familles s'entredéchiraient.

J'ajoute qu'au moins dans un de ses ouvrages, le «Livre de l'autorité de la Sainte-Ecriture» Nicolas se présente lui-même comme gentilhomme dauphinois. On peut douter de ce titre, vu son appartenance religieuse ; mais certainement cela le dérangeait.

Où Barnaud fit-il ses études à Crest ? Cela n'est pas élucidé. Puis il opta pour la médecine. Il est admis, bien que l'on n'en sache pas davantage, qu'il pratiqua cet art pour subvenir à ses besoins. Pour ce faire, avait-il acquis tous les diplômes nécessaires ? Ce n'est pas certain et j'y reviendrai ; mais je pense qu'il avait au moins ébauché ses études, et ce à Montpellier, et que c'est là qu'il commença à s'intéresser à l'alchimie. En tout cas, il fut toute sa vie un fervent adepte de la philosophie Hermétique et c'est autant à la recherche du Grand Œuvre qu'en raison de son humeur vagabonde qu'il parcourut l'Europe à l'instar de beaucoup d'autres initiés.

Puis nous le suivons en Espagne en 1559, il avait donc à peine vingt ans. Qu'y cherchait-il ? Rappelons simplement qu'avant

la proche fin de la reconquête, la communauté juive y était encore nombreuse et c'est parmi ses savants, imprégnés de la culture arabe, que se recrutaient les médecins et les alchimistes les plus réputés. On peut penser que, muni de lettres de recommandation obtenues à Montpellier, il put en visiter un certain nombre.

Quittons 1559 et l'Espagne. Il faut attendre 1567, donc huit ans, pour avoir une nouvelle date précise ; il se rendit alors à Genève avec l'intention de s'y fixer. De ce fait, le Conseil d'Etat de la République prit, le 17 avril 1567, l'arrêté suivant : «Etant rapporté que Nicolas Barnaud est capitaine de bonne volonté qui désire faire service, aimant Dieu et cette ville, arrête de le recevoir bourgeois gratis». Ce texte donne à réfléchir ; il est reçu «gratis», ce qui ne devait pas être habituel mais au contraire mérité par une activité antérieure digne de reconnaissance. Le grade de capitaine, et qui désire «faire service» (sous-entendu à Genève), suggère qu'il avait participé vaillamment aux luttes civiles qui ravageaient la France au côté des religionnaires et qu'il avait finalement cherché refuge à Genève. Ainsi auraient été occupées en France, comme «combattant huguenot», les années s'étendant entre son retour d'Espagne et son arrivée en Suisse.

Il ne resta pas longtemps à Genève en raison d'importantes divergences doctrinales avec les disciples de Calvin. L'exemple de Servet, dont il partageait les idées, était trop récent et il partit pour Bâle.

Je vais à nouveau sauter quelques années, de 1567 à 1573. En 1573 fut publié un violent pamphlet contre les responsables de la Saint-Barthélémy intitulé «Dialogue duquel sont traitées plusieurs choses advenues aux Luthériens et Huguenots de France». Il fut édité à Oragny au Piémont et à Bâle. Il est admis que l'édition piémontaise fut la première. Ce texte fut augmenté d'un deuxième dialogue et parut l'année suivante à Edimbourg où il eut trois éditions successives. C'est la dernière, en français, qui eut pour titre «Le Réveille-matin des Français et de leurs voisins», dénomination sous laquelle cet ouvrage fut désormais mentionné.

Bien qu'il fût anonyme, la plupart des auteurs contemporains et ultérieurs l'attribuèrent à Barnaud. Seul Cujas, le célèbre juriste qui illustra l'Université de Valence, affirma qu'il était de Doneau. Ce dernier enseignait le Droit à Bourges au

moment de la Saint-Barthélémy. Il était réformé et put se réfugier en Suisse. Par la suite il eut une chaire de droit à Heidelberg, à Leyde et enfin à Altof où il mourut en 1591. Rien ne permet de penser qu'il se fût rendu au Piémont puis en Ecosse pour surveiller et compléter l'édition de l'ouvrage. Il n'avait pas le caractère vagabond et je crois que l'on peut écarter, sans arrière-pensée, sa responsabilité dans la réalisation de ce libellé. D'ailleurs, le contenu de ce dernier paraît bien confirmer mon propos : c'est bien Barnaud qui l'a écrit.

Revenons précisément au Réveille-matin. Le premier dialogue, le seul des éditions italienne et suisse, relate de façon fidèle les troubles religieux survenus en France jusqu'aux événements qui suivirent immédiatement la Saint-Barthélémy (août 1572) ; c'est bien un témoin qui en parle. A titre anecdotique, je signale que l'auteur fait curieusement l'éloge de la maison de Lorraine, donc des Guise qui «ont sauvé beaucoup de huguenots et en sauvent secrètement tous les jours». C'est que le pamphlet est dirigé contre la famille royale, Catherine et Charles, considérée comme responsable et il n'était pas encore question de la Ligue. Mais l'intéressé a-t-il lui-même été protégé par les Guise durant la nuit tragique ? On peut le penser.

Quant au deuxième dialogue, ajouté dans les éditions d'Edimbourg, il est précédé d'une dédicace à la reine Elisabeth avec la date du 20 novembre 1573. L'auteur y décrit de façon détaillée l'état du pays notamment en ce qui concerne l'Eglise Anglicane qui est stigmatisée. D'évidence, l'auteur qui a gardé toute son indépendance de caractère a séjourné un certain temps dans ce pays.

Ledit dialogue s'établit entre deux personnages allégoriques : le Politique et l'Historiographe. Il est dit que le Politique (probablement l'auteur lui-même) s'était rendu à Sancerre à un rassemblement protestant commandé par Montbrun, Lesdiguières et Mirebel et qu'il avait soumis un memorandum en quarante articles qu'il espérait pouvoir servir à l'élaboration d'un statut de Fédération protestante. Ce rapport fut jugé intéressant mais, en raison de quelques difficultés de mise en pratique, on le renvoya à l'Assemblée qui devait se tenir à Nîmes. Les dangers n'arrêtèrent pas notre Politique qui partit de suite pour le Languedoc. Au synode de Nîmes (6 mai 1572) son travail fut jugé «fort bon, saint et digne d'être observé et gardé». La Fédération protestante fut effectivement constituée en 1572, avec un statut assez voisin de celui proposé par

le «Politique», les protestants «jurant pour eux et pour leur postérité d'accomplir inviolablement les lois qui suivent».

On peut donc voir les choses de façon suivante. Après son retour d'Espagne et ses premières campagnes en France, Barnaud dut se réfugier en Suisse en 1567, d'abord à Genève, puis à Bâle suite à une mésentente théologique avec les calvinistes au sujet de la Sainte Trinité. De Bâle, il rentra en France pour reprendre sa vie militante de protestant jusqu'à la Saint-Barthélémy. Je situe, pendant cette période, le rassemblement de Sancerre et la participation au synode de Nîmes. Réfugié à nouveau à Bâle, il rédigea le «Réveille-Matin des Français» qu'il partit faire éditer à Oragui en Piémont. Je pense, mais je n'ai aucun document à apporter, qu'il a pu en profiter pour se rendre en Toscane auprès de son ami Fausto Soccin, lui aussi anti-trinitaire dans la lignée de Servet et qui redoutait les disciples de Calvin. Il avait pu se faire inviter par le Grand Duc de Toscane, François, et séjourner à Florence de 1551 à 1574, puis partit pour la Pologne où nous le retrouverons.

D'Italie, Nicolas Barnaud se rendit en Angleterre puis en Ecosse à Edimbourg, fin 73 - début 74, pour faire imprimer les éditions anglaises de son ouvrage. Il revint à Bâle où nous le voyons impliqué en 1576 dans une curieuse affaire : un certain Frisius, dans un ouvrage paru en 1583, rapporte qu'un catholique, un certain Lafin, aurait giflé publiquement Barnaud à cause de la férocité de ses attaques contre les catholiques. Qu'en fut-il vraiment, car on voit mal le capitaine Barnaud se laisser faire passivement ?

Que fit notre personnage entre cette date de 1576 et celle de 1585 où sa présence est attestée à Prague ? Il est probable qu'il gravita entre Bâle, l'ouest de l'Allemagne et l'université de Leyde où il étudia la philosophie à partir de 1579. En tout cas, c'est à cette époque que furent publiés les livres d'économie politique qui lui sont attribués, non sans fortes probabilités. Tout d'abord «le cabinet du Roy de France dans lequel il y a trois perles d'incalculable valeur par le moyen desquelles le Roy s'en va le premier monarque du monde et ses sujets du tout soulagés» par NDC (traduit souvent par Nicolas de Crest). On l'a aussi attribué à Nicolas Fromenteau qui ne serait d'ailleurs qu'un de ses pseudonymes. Egalement signé Nicolas Fromenteau : «Le secret des Trésors de France, publié pour ouvrir les moyens légitimes et nécessaires de

payer les dettes du Roy, décharger ses sujets et recouvrer tous les deniers promis». Enfin et surtout «Le Miroir des Français contenant l'état et le manquement des affaires des Français, le tout mis en dialogue par Nicolas de Monteau». Ces ouvrages furent publiés autour de 1581 et réédités jusqu'au XVI^e siècle. J'y reviendrai.

Mais a-t-il abandonné pour autant ses activités d'alchimiste dans une région où, avec Paracelse, cette discipline était particulièrement en honneur. Certainement pas, et c'est d'ailleurs comme adepte reconnu que nous allons le retrouver à Prague en 1585. Y régnait l'empereur Rodolphe II, petit-fils de Charles Quint par sa mère, ami des sciences et des arts (n'avait-il pas protégé les astronomes Tycho Brahé et Kepler ?), mais aussi fervent partisan des sciences occultes. Beaucoup d'initiés venaient lui demander aide et protection et le médecin impérial Thadée de Hayek, dit Agecius, était chargé de les filtrer.

Justement venaient d'arriver à Prague deux escrocs anglais, le nécromancien «Dr Dee» et un ancien notaire condamné à avoir les oreilles coupées pour escroqueries en faux, ce qui l'obligeait à porter constamment un bonnet spécial. Ces individus prétendaient avoir maîtrisé le Magistère ; en réalité on suppose qu'ils avaient une petite provision de «poudre de projection» provenant de la tombe d'un évêque. Ils s'en servaient pour des séances de transmutation ; la plus célèbre eut lieu chez Thadée de Hayek en présence d'un certain nombre de notabilités, dont Nicolas Barnaud qui se trouvait hébergé chez Thadée et qui aurait lui-même réalisé une expérience.

Figuier qui rapporte les faits n'est pas suspect de partialité à l'égard des alchimistes. Son livre «l'alchimie et les alchimistes» publié en 1854, au milieu du scientisme XIX^e siècle, se voulait une réfutation catégorique de l'alchimie. Or il écrit : «sauf interprétation — pour lui il s'agit de supercherie — on ne peut guère mettre en doute l'histoire rapportée par des écrivains sérieux (il cite Gassendus dans «de metallis» et Mathæus de Brandon dans «de la médecine universelle») et corroborée par un important témoignage, celui du médecin Nicolas Barnaud». Pour que ce dernier ait pu être accueilli chez Thadée de Hayek et que son témoignage ait été pris en considération trois siècles plus tard par Figuier, cela indique en quelle estime il était tenu dans le milieu très fermé des initiés.

Figuier, dont la documentation bibliographique est importante, cite une deuxième fois Barnaud dans le même ouvrage. Le savant allemand Semler, dit-il, rapporte dans son «Recueil pour servir à l'usage des Rose-Croix» qu'en 1591 un alchimiste, Nicolas Barnaud, conçut le projet de fonder une société hermétique et parcourut dans ce but l'Allemagne et la France.

C'est probablement pendant ce laps de temps, entre son séjour à Prague et ce périple rosi-crucien de 1591, qu'il faut placer le long voyage qui devait le mener en Pologne, en Suède et en Russie. Je rappelle que son ami Fausto Soccin avait quitté Florence pour Bâle puis la Pologne en 1574. Son souci était de promouvoir l'union entre les différentes sectes socciniennes, c'est-à-dire antitrinitaires. Il parvint, au Concile de Brzesc, à rétablir la concorde et les socciniens s'y constituèrent en une Eglise particulière sous le nom de Frères Polonais. On voit très bien Nicolas Barnaud, qui partageait la même doctrine théologique et voyageait dans les parages, aller prêter main forte à son ami lors du Concile ; mais bien entendu, ce n'est qu'une possibilité.

En tout cas, revenu à Bâle, il publia en 1592, une traduction du traité de Soccin «sur l'autorité de la Sainte Ecriture», et de son côté Soccin devait lui dédicacer un autre traité en 1595. C'est probablement pour cela que Brun-Durand situe à cette date de 1595 le séjour de Barnaud en Pologne. Il est difficile d'être affirmatif : peut-être y est-il allé deux fois !

Barnaud continua donc ses pérégrinations pour finalement se stabiliser à Leyde de 1597 à 1599. C'est là qu'il écrivit ses traités hermétiques. Puis il alla séjourner à Tergow, près d'Amsterdam : des lettres de Tergow à son cousin Jean sont datées de 1601. C'est donc après cette date qu'il faut situer son retour en France et nous le retrouverons de façon certaine à Crest en 1604.

Il eut alors maille à partir avec le synode provincial du Dauphiné réuni à Die à partir du 15 juin 1604. A l'article «Faits généraux» le registre du synode rapporte : «La compagnie étant avertie qu'en la ville de Crest il y a un certain Nicolas Barnaud, médecin, qui sème de tout son pouvoir plusieurs horribles hérésies, il a été trouvé bon que quelques-uns soient députés pour faire un extrait des ses blasphèmes et erreurs et y joindre réponse ; que s'il reconnaît ses fautes,

il fasse imprimer le désaveu de ses erreurs ; sinon que l'Eglise de Crest appelle deux ou trois pasteurs, lesquels procèdent à l'excommunication et retranchement d'un membre si pourri, afin que l'Eglise de Dieu soit déchargée d'une telle peste et de tout reproche».

Cette condamnation eut-elle des conséquences ? Il est curieux de noter que le 10 juin 1604 (soit six jours avant le synode) Nicolas Barnaud avait vendu à Louis Lolle pour deux mille quatre cent livres, la maison qu'il avait à Crest, rue du Sang-Royal. Certes notre personnage n'avait pas dû faire fortune au cours de ses voyages. Mais ne serait-ce pas plutôt que, prévoyant les décisions du synode et les ennuis que cela pouvait lui causer encore, il avait voulu réaliser un petit capital pour quitter Crest ?

En effet, c'est à cette époque que l'on peut situer un séjour à Aigues-Mortes chez un certain Bansillon, pasteur dans cette ville depuis 1603. Le libellé «Le Margot Genevois» publié quelques années plus tard et attribué à de Sponde indique que Bansillon aurait été accusé devant le synode national de Privas de 1612, entre autres mauvaises actions, de «travailler tous les jours à l'alchimie... métier qu'il avait appris d'un médecin dit Barnaud, lequel il avait retiré en sa maison». Bansillon fut condamné à trois mois de suspension de ses fonctions. Cette condamnation, somme toute légère, donne à penser qu'il ne se livrait plus à l'alchimie à cette date et avait fait amende honorable. D'ailleurs le synode de Thorreins de 1614 admis son innocence et ordonna de rayer des actes du synode de Privas la censure qui lui avait été infligée. Il en reste en tout cas que N. Barnaud s'était «retiré», en quelque sorte réfugié, chez Bansillon et n'avait pas abandonné la recherche du Grand Œuvre.

Barnaud rentra définitivement à Crest à une date indéterminée et y mourut en 1607. D'après Brun-Durand, il avait institué sa femme, Anne Ollivier, sa légataire universelle. C'est la seule mention que j'ai trouvée d'un mariage de Barnaud. Il est évident qu'il fut célèbre après son retour de Hollande car sa vie d'errance ne le lui aurait pas permis plus tôt. On ne lui connaît pas de descendance.

Voici donc tracée dans ses grandes lignes la vie de Nicolas Barnaud, avec certes des incertitudes et des lacunes, mais tout de même une grande vraisemblance. Et l'on reste stupéfait de l'activité débordante et multiple de cet homme.

Il est admis qu'il pratique la médecine, au moins pour assurer sa subsistance et cette médecine foraine était alors courante. Mais fit-il vraiment des études complètes ? Certes, il appartenait à une famille relativement aisée, mais lesdites études étaient longues et coûteuses et l'époque incertaine. Après la «maitrise es art», sorte de propédeutique enseignée à la faculté des Arts (ou une équivalence qui aurait pu être obtenue à Crest), il fallait en médecine trois ans pour obtenir le grade de bachelier et un à deux ans pour celui de licencié — donnant «licence» d'exercer «hic et ubique terrarum». Le doctorat était un couronnement non obligatoire, sauf pour l'enseignement.

Bien sûr, il y avait des accommodements. Rappelons Rabelais qui exerça sans diplôme en 1532 et ne passa licence et doctorat qu'en 1536 à Montpellier dans le temps record de deux mois. Il y avait aussi des accommodements financiers, mais Barnaud aurait-il été en mesure d'y faire face ? On peut penser que s'il a été inscrit dans une faculté il n'a pas dû y faire des études très longues et d'ailleurs on le trouve en Espagne avant l'âge de vingt ans.

Et à quelle université se serait-il inscrit ? Ce ne fut pas à Valence : la faculté de médecine instituée, en 1452, par le Dauphin Louis dans le cadre de l'université venait d'être supprimée par François 1^{er} à la demande de celle de Montpellier. Valence était célèbre par ses juristes. Sa faculté de médecine ne commençait-elle pas à porter ombrage à celle de Montpellier ? Elle sera rétablie par Louis XIV. En l'absence d'enseignement médical à Valence, Grenoble et Lyon, il est infiniment probable que Barnaud partit pour Montpellier.

Or, Montpellier fut à cette époque une pépinière de savants exceptionnels. Certes l'alchimie ne figurait pas dans les programmes officiels mais l'enseignement, notamment médical, était fortement influencé par les savants arabes et juifs tout pétris de philosophie hermétique. On peut supposer que les perspectives alchimistes n'étaient pas oubliées dans les cours.

C'est donc à Montpellier, puis en Espagne, que Barnaud commença à s'intéresser à cette discipline, à l'ombre de la médecine et nous l'avons bien vu se livrer à la recherche du Magistère, sa vie durant, dans toute l'Europe et même encore après son retour définitif en France. Je rappelle que le Magistère ou Grand Œuvre correspond à l'ensemble des opérations

humblement complexes, grâce auxquelles les initiés ou philosophes parvenaient à obtenir la poudre de projection permettant la transmutation métallique puis la pierre par laquelle on obtenait l'Élixir de longue vie ou Panacées.

Cette quête fut probablement l'activité principale de Nicolas Barnaud. Il est facile de dire avec les frères Haag «ses publications sur la philosophie ont trop peu d'intérêt de nos jours pour qu'on les fasse connaître en détail.» - 1854. En fait, il a beaucoup écrit sur ce sujet et notamment à Leyde de 1597 à 1601, c'est-à-dire à l'âge de soixante ans ; chargé d'études et d'expériences, ces publications furent rééditées en 1613, six ans après sa mort, dans le troisième volume du *Theatrum Chemicum* de Zetner. Figuier lui-même, trois siècles plus tard, est loin de le sous-estimer. Barnaud fut certainement un adepte éminent.

Aussi peut-on sourire quand on lit dans l'ouvrage de Gaston Donnet : «Il mit à la diète des crapauds, lézards et serpents pour en extraire «l'âme du monde», enferma le ventre d'un cheval dans un vase pour en faire jaillir le «feu sans feu» mais il ne trouva ni l'âme du monde ni le feu sans feu». Barnaud ne se serait jamais livré à de telles pratiques, dignes seulement de vulgaires «souffleurs». En réalité, il s'agit d'un texte ésotérique, sybillin, n'ayant rien à voir avec son sens littéral. Barnaud décrit une des nombreuses opérations du Magistère, mais d'une façon intelligible seulement pour les initiés. Les adeptes en ont toujours usé ainsi pour garantir le secret de leurs travaux. Il reste cependant exact que Nicolas Barnaud ne paraît pas avoir obtenu le résultat qu'il escomptait.

Il fut également un protestant convaincu et militant, capable de porter les armes, de polémiquer avec violence et d'apporter sa contribution à l'élaboration de la Fédération protestante. Mais il fut protestant hérétique. Il partageait la doctrine de son ami Soccin, neveu du théologien Lelio Soccin qui niait la divinité du Christ et le dogme de la Trinité, comme contraires au strict monothéisme. Convaincu d'arianisme, cela valut à Nicolas Barnaud bien des déboires, depuis son départ précipité de Genève dans la crainte des disciples de Calvin, jusqu'à sa condamnation par le synode de Die. Mais il resta fidèle à Soccin jusqu'au bout.

Une question se pose : comment Barnaud pouvait-il concilier sa foi chrétienne et son activité alchimiste ? Il faut se replacer à

cette période charnière où la philosophie hermétique allait évoluer et où le Grand Art commençait à inquiéter les autorités catholiques et, à partir de la réforme, protestantes. Auparavant, considérée presque comme une science de la nature, elle ne paraissait pas incompatible avec le dogme et, au XIII^e siècle, l'alchimie comptait vraisemblablement parmi ses adeptes des personnalités religieuses éminentes. Au contraire, par la suite, et surtout à partir du XVII^e siècle, l'hermétisme allait évoluer vers la théosophie et l'illumination et se détacher nettement de la doctrine chrétienne. Il est certain que Nicolas Barnaud, qui n'avait pas hésité à braver les calvinistes, n'eut pas d'états d'âme à ce sujet et se considéra toujours en paix avec sa conscience chrétienne.

Mais c'est surtout comme théoricien politique que Barnaud sera retenu par l'histoire. Les ouvrages qui lui sont attribués sont d'une audace extrême. Qu'ils soient ou non de lui, le seul fait de l'en croire l'auteur permet d'affirmer qu'il eut une influence certaine sur l'esprit de son temps.

Poufendeur de ce qu'il appelle la tyrannie, son examen du droit de souveraineté est très sévère. «Le Roy est seulement premier et souverain serviteur du royaume qui n'a pour maître et seigneur que le peuple». Il proclame même le droit à l'insurrection, «si les états, élus surtout à cette fin d'empêcher la tyrannie, manquent à leur devoir...».

Il demande l'égalité des citoyens devant la loi, l'imposition proportionnelle à la fortune, l'accession de tous aux emplois publics, l'astreinte aux obligations militaires, l'assistance judiciaire pour les pauvres, et, pour rester dans le droit fil d'un indéniablaire et peut-être justifié sectarisme, la vente des biens du clergé et le choix pour les prêtres entre déportation et mariage.

Tel me semble avoir été Nicolas Barnaud. Certes je n'ai pas la prétention d'avoir fait un travail exhaustif et mes déductions peuvent prêter à discussion mais, et c'est là ma conclusion, on ne peut que s'incliner devant la force de volonté de cet homme pour la défense des causes qu'il croyait justes et parmi lesquelles il n'est pas permis d'écarter la philosophie hermétique.

Maurice DAMEZ

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Dictionnaire des Sciences Médicales. Tome I - 1820 (avec la liste des publications alchimiques de Barnaud)

HAAG - La France protestante et pièces justificatives - 1846.

FIGUIER - L'alchimie et les alchimistes - 1854.

A . ROCHAS - Biographie du Dauphiné - 1856.

Prosper MARCHAND - Dictionnaire - 1785 (?).

Guy ALLARD - Bibliothèque du Dauphiné - 1797.

Gaston DONNET - Le Dauphiné - 1893.

BRUN-DURAND - Dictionnaire bibliographique du Dauphin - 1900.

Archives du Musée de Die - Registre du Synode - Art. «Faits généraux» (aimablement communiqué par M. Henri DESAYE que je remercie vivement.)

L'Autre

L'homme est un animal antisocial qui a été condamné par le péché originel à vivre en société.

Nous passons notre vie à nous froter plus ou moins rudement à «l'Autre» : dans la famille, dans le métier, dans les loisirs, dans toutes les activités de la vie en société, et l'altruisme, qui n'est pas un sentiment naturel dans l'esprit de l'homme, ne se développe qu'assez rarement par un effort personnel.

Le réflexe naturel de l'individu est d'imposer ses vues et ses conceptions à son prochain et l'exaspération de cette tendance conduit au comportement psychopathologique de la «paranoïa», mot grec dont l'étymologie est «à côté de la vie».

Ces contacts avec «l'Autre» se produisent aussi dans les rapports de l'homme avec la divinité. Chaque individu porte en lui un dieu impersonnel qu'il s'est créé et qu'il interpelle, à chaque instant, plus ou moins, suivant son tempérament et son éducation. Cette tournure d'esprit propre à l'homme, animal religieux, est sans doute le seul élément psychologique qui nous distingue de l'animal.

Certains vont même jusqu'à éliminer la plupart des contacts avec la société humaine pour se livrer tout entiers à la contemplation religieuse et cette vie érémitique n'est sans doute pas exempte des éternels problèmes posés par «l'Autre», serait-il Dieu.

La première difficulté que nous pose dans la société la question de «l'Autre» est celle de la reproduction de l'espèce. Pour procréer il faut être deux. Evidemment, les rôles du mâle et de la femelle ne sont pas égaux : le rôle physique du mâle est fugace et passager, mais son rôle moral a la même valeur et ceci constitue toute la richesse des vertus familiales. Mais c'est un domaine où les problèmes de «l'Autre» sont primordiaux. La monogamie (et sans doute aussi la mono-andrie) est un phénomène contre-nature qui nous est imposé à juste titre par

la loi pour la protection de la famille ; les civilisations polygames n'ont pas fait des étincelles. Cette monogamie pose les problèmes les plus délicats et les plus difficiles vis-à-vis de «l'Autre».

De même dans la fratrie ; avoir vécu les longues années de la croissance dans le même cocon du foyer familial crée des liens particuliers qui peuvent atténuer, mais aussi exacerber, les problèmes d'«Autre».

Dans le métier, les questions de hiérarchie, de compétence, de responsabilité se posent tous les jours et le problème des relations avec «l'Autre» peut devenir très artificiel. Un patron peut l'être par hérédité, par mérite personnel, par chance, etc... Il n'a pas automatiquement, de droit divin, toujours raison. Un subalterne peut avoir une compétence exceptionnelle, un savoir-faire personnel intéressant, son avis n'est pas systématiquement négligeable. Là aussi le problème de «l'Autre» est quotidien.

Enfin la vie dans la cité est l'occasion la plus fréquente des contacts avec «l'Autre», que ce soit pour le citadin banal ou pour les chefs de la communauté. Les relations des citoyens entre eux sont un peu de même nature que les relations familiales. Les relations entre les citadins et leurs dirigeants, sous quelque régime que ce soit, sont plus particulières ; c'est là que se manifestent au maximum les réactions de l'un par rapport à l'autre, mais là aussi les lois de la vie en société sont à peu près respectées.

Mais ce sont surtout les relations entre les dirigeants eux-mêmes qui deviennent extrêmement complexes. Dans ce domaine de la direction de la cité, qui devrait être le modèle de l'honnêteté et de la justice, l'évolution des mœurs et des esprits a fait que tous les coups semblent permis, qu'on revient à la loi de la jungle et que la cité des hommes s'éloigne de plus en plus de la cité de Dieu.

Un cas un peu spécial est celui du prêtre : dans son statut social, le prêtre bénéficie du respect dû à Dieu. Son rôle moral dans la société est favorisé par l'aura éthique liée au phénomène religieux et son pouvoir se manifeste surtout au moment des jugements du tribunal de la confession ; mais là aussi les problèmes de «l'Autre» se manifestent, que ce soit dans les relations entre juges et administrés ou entre les juges eux-mêmes.

Ces phénomènes sont encore plus marqués dans la justice civile. Si nous sommes pratiquement obligés de croire en la justice de Dieu, il nous est plus difficile d'admettre sans un

examen scrupuleux la justice des hommes. Cette justice-là est particulièrement marquée par l'empreinte de «l'Autre». Il faut une grande fermeté d'âme, qui n'est pas courante, pour arriver à s'en affranchir.

Comme pour le prêtre, le cas du médecin est un peu spécial car le médecin ne se frotte pas à l'individu mais à une entité plus ou moins abstraite : la maladie. Mais cette maladie a un support : le malade, et là nous retournons dans le droit commun de «l'Autre».

Enfin, «connaîs-toi toi-même». «L'Autre» peut aussi se manifester à l'intérieur de soi-même et poser de douloureux problèmes que le philosophe ne repousse pas, dont la solution peut se trouver, au moins en partie, dans les immortels principes de la bonne vieille philosophie.

Docteur BERNARD

LETTRES

La Drôme littéraire : Noël Devaulx dernier en date de la longue histoire de Nyons et de ses écrivains

Notre Drôme, terre de passage, a vu parmi tous ceux qui la traversèrent ou y séjournèrent nombre d'écrivains importants. Aux premières pages de ses *Antimémoires*, André Malraux évoque ses conversations nocturnes de 1940 dans un de nos villages avec le futur aumônier du Vercors, un prêtre aux «bras de bûcheron» en compagnie duquel il venait de s'évader. C'est ce curé, qui devait mourir aux Glières, qui confia à l'auteur de la *Condition Humaine* cette phrase que Malraux jugeait essentielle :

«Le fond de tout, c'est qu'il n'y a pas de grandes personnes». Aragon s'abrita à Comps, près de Dieulefit, pour écrire ses poèmes de la Résistance qu'il signait **François la Colère**. Bedier, Le Cardonnel, contribuèrent au rayonnement littéraire de notre département parmi tant d'autres romanciers, essayistes, poètes dont beaucoup de contemporains.

Mais la palme revient incontestablement au pays nyonsais qui a fourni aux jurys du Goncourt deux de ses lauréats, Adrien Bertrand, fils d'un pasteur de Nyons, couronné en 1916 pour *L'appel du sol*, et Paul Colin en 1950 pour *Les jeux sauvages*.

Un autre natif de Nyons, René Barjavel, mort en 1985, mais qui reste l'un des auteurs favoris des étudiants, a su «exporter» mieux que quiconque la sagesse de nos collines plantées d'oliviers. Christophe, l'un des pères de la bande dessinée, l'auteur de ces chefs-d'œuvres que sont *Le Sapeur Camembert* ou *La famille Fenouillard*, a choisi de se réfugier à Nyons où il mourut à la veille de la Libération.

Songez encore à nos voisins, tel Giono, de Manosque, qui faisait grand cas de la vallée de l'Eygues et des vieilles pierres de notre cité, ou tel Pagnol, originaire de Valréas, sans oublier les auteurs plus proches de nous : Jean Durand à Savasse, Jean Ferniot à Faucon, Philippe Jaccottet à Grignan...

Nyons, terre d'inspiration, abrite encore notre confrère de l'Académie drômoise Freddy-Tondeur, conférencier-cinéaste de large audience, aussi doué plume aux doigts que caméra au poing, et continue de susciter des vocations, celle de l'historienne Simone Chamoux, celle du nouvelliste Bernard Charavin.

Mais la liste n'est pas close de ceux qui viennent au soleil de Nyons, parfois de loin, polir des phrases, parfaire une œuvre. Noël Devaulx est de ceux-là.

«Des contes allégés»

Auteur récent de *Capricieuse Diane* (1), Noël Devaulx publie depuis un demi-siècle d'étranges contes qui lui valent l'estime des milieux littéraires du monde entier et l'indéfectible fidélité de lecteurs choisis. Après le Prix des Critiques, il vient de recevoir celui de la Société des Gens de Lettres.

Il s'est présenté discrètement à moi il y a déjà plusieurs années, sous son nom véritable. Il venait demander au Maire de Nyons son concours pour l'aider à trouver un logement. Je suggérai un appartement que je savais vacant : «Oh non ! objecta-t-il, il est trop petit...» Et c'est ainsi que j'appris qu'il avait toute une bibliothèque à caser, qu'il était écrivain sous ce nom que je connaissais pour avoir apprécié plusieurs de ses textes : Noël Devaulx.

Le Dieu des Lettres voulut qu'il trouvât un point de chute nyonsais pour les œuvres de ses auteurs préférés (Platon, Nietzsche, Kierkegaard, Chesterton, les Grands Russes dans les traductions de son ami Boris de Schloezer), pour son épouse et pour lui-même. Il consentit même à parler de ses ouvrages devant le club local Culture & Loisirs, exposé

qu'il abrègea, préférant bien vite lire quelques-uns de ses récits.

Lecture d'autant plus prenante que Noël Devaulx est de ces écrivains que l'on **entend** et que l'on **voit** lorsqu'on les lit, dès lors que l'on a eu le privilège de les approcher. Si éloigné par la condition ou par l'apparence de ce qu'il est en réalité, le narrateur multiforme des récits de Devaulx, presque toujours écrits à la première personne, n'évoque jamais que lui-même. Malice et même cruauté, mystification, dérision, merveilleux sont quelques uns des ingrédients «allégés» de sa diététique littéraire.

Les leçons du perroquet

Notre Nyonsais d'adoption aime marcher aux heures ensoleillées, dans les venelles pavées de la vieille ville, méditer sur l'arche du pont roman, évoquer la mémoire de notre héroïne locale, Philis de la Charce. Il a le pas vif, l'œil acéré, on s'attend à tout instant à le voir se transformer en chat, comme dans les métamorphoses de ses contes où de belles jeunes femmes se retrouvent soudain avec un pelage d'une blancheur immaculée, des oreilles pointues, mais aussi la faculté de «griffer au sang».

Il a entraîné naguère une journaliste du Monde, Monique Petillon, dans une «conférence ambulatoire» dans le vieux Nyons. C'est là, au pied du château féodal, qu'il lui a confié ses secrets de fabrication : «Je travaille mon style comme mon perroquet Papageno travaillait ses chansons. Je lui apprenais des chansons et des poèmes. Il répétait jusqu'à ce que ce fût parfait. C'est lui qui m'a donné la meilleure leçon de rigueur.»

«Réalisme magique»

Entrez sans appréhension dans l'univers de Noël Devaulx. D'abord, l'incursion sera courte. Quelques pages lui suffisent pour vous introduire dans ce «réalisme magique» dont il est l'un des rares auteurs français à connaître les mystères et les recettes, pour vous élever à ce fantastique que Marcel Schneider définit comme le «passager clandestin de la littérature». Le récit est déjà fini que vous restez sur votre faim, en plan et en suspens, encore dans le rêvé, le fantasmagorique, l'onirique. Ce n'est que lentement, doucement, que vous vous réveillez du rêve, que vous redescendez sur terre.

Et puis Devaulx ne parle en fin de compte que des problèmes essentiels, mais c'est au travers de contes déroutants qui laissent libre cours à toutes les interprétations. Le plus concret, le plus profane, le plus familier, débouche tout naturellement sur le métaphysique et le surnaturel. Un tour de passe-passe que le prestidigitateur réussit à tout coup.

Comme disait Jean Paulhan, qui avait parrainé les débuts de Noël Devaulx : «Le noyau ne se laisse pas détacher de la chair».

Jean ESCOFFIER

(1) Chez Gallimard, comme presque tous ses autres livres. «L'Auberge Parpillon» est disponible en édition de poche (L'Imaginaire).

Si Eloi Abert m'était conté...

Pourquoi suis-je tenté de commencer cet article consacré à **Eloi Abert, poète occitan de Chantemerle-les-Blés** et à son œuvre par «Il était une fois...», alors qu'il ne s'agit pas d'un conte ?

Il était une fois un petit garçon qui courait le long de la Bouterne, grimpait allègrement vers la vieille église romane, s'amusait à la vogue, assistait au tirage au sort des conscrits et, le soir, se faisait raconter à la veillée les vieilles légendes ou les vieilles histoires du pays. Il était le fils du maréchal-ferrant — Saint-Eloi est le patron des forgerons — et il aurait pu lui succéder ou cultiver les terres semées de vignobles, quand... Ici intervient un notable, un temps jeune avocat à Valence : frappé de la vivacité du jeune garçon, il le prend sous sa protection, lui paie ses études au petit séminaire. Il était lié avec son père par l'espoir que la II^e République avait fait naître et par la déception que le coup d'état du 2 décembre avait provoquée ; il avait dû renoncer à sa charge d'avocat et se replier sur ses terres.

Après son baccalauréat, Eloi Abert entame une carrière dans l'enseignement. Il est répétiteur à Bourg-en-Bresse, puis à Colmar, qu'il doit quitter en 1871. Passages à Valence, à Avignon... En 1881, il est professeur d'allemand au lycée de Troyes. Il s'y marie, il aura une fille, mais celle-ci n'aura pas d'enfant. A la retraite à Paris depuis 1909, il meurt en 1914. Destin en apparence banal.

Mais bien qu'il soit revenu rarement dans son pays natal, ou peut-être à cause de cela même, il écrit «en patois» poèmes inspirés par son enfance paysanne, contes et récits, et même une pièce de théâtre «Le Faust paysan». Il compose aussi un vocabulaire, une grammaire, un glossaire.

*
* *

Mais cette œuvre reste à peu près inconnue, négligée dans les papiers de famille dont ont hérité ses neveux et aujourd'hui sa petite nièce, Madame Ginette Petrus de Chantemerle-les-Blés. Pourtant certains en ont eu vent et ont pu feuilleter les manuscrits. En 1925, Paul Grenier leur consacre un article dans le **Bulletin de la Société d'Archéologie de la Drôme** (dont son protecteur, Henri Odoard, fut un des premiers abonnés) ; aujourd'hui notre **Revue Drômoise** en cite quelques poèmes. En 1929, Pierre Richard l'évoque dans «**Une terre inspirée**». Puis c'est le silence.

Mais voici qu'après la seconde guerre mondiale nos patois provinciaux, longtemps proscrits, retrouvent audience. En même temps que se développaient à l'Université grammaire et philologie (ô mânes de Meillet et Vendryès !), on s'intéresse aux langues romanes. Un Institut de la Faculté Catholique de Lyon s'y spécialise, sous l'impulsion de l'abbé, puis Monseigneur Gardette. A Aix-en-Provence, à Grenoble, d'éminents spécialistes s'y adonnent. Aujourd'hui, les dialectes entrent dans les options possibles du Deug dans certaines universités. Dans la Drôme, une enseignante est chargée de sensibiliser les jeunes enfants aux vieux langages de leurs pères.

C'est dans ce contexte favorable qu'éclate une surprise pour tous. Avec l'œuvre d'Eloi Abert, il ne s'agit pas d'un poète mineur, auteur à ses moments perdus de rares poèmes, mais d'un auteur conscient, d'une grande culture, qui a créé une œuvre importante.

Comment le sait-on maintenant ?

*
* *

C'est qu'un compatriote d'Eloi Abert, qui a fait une belle carrière dans l'administration de l'agriculture nationale, retraité à Paris, a pu consulter l'ensemble des manuscrits laissés par l'auteur, s'est passionné pour eux, les a recopiés méthodiquement, les a parfois enregistrés, les a souvent traduits, et a finalement déposé les sept gros cahiers ainsi remplis aux Archives Départementales et à la Médiathèque de Valence.

Les premiers à l'avoir su, ce furent M^e Colard notre confrère, qui connaît si bien le passé de Valence, et dont la famille était alliée à celle d'Eloi Abert, et moi-même, quand M^r J. Faure eut appris que le protecteur du petit Eloi était mon grand-

oncle Henri Odoard, dont j'avais raconté l'histoire dans une **Chronique intime d'une famille de notables, les Odoard de Mercurol**, parue aux P.U.L. en 1981.

Ainsi, c'est une autre histoire qui commence : comment donner à cette œuvre maintenant accessible toute l'audience qu'elle mérite ? Elle est encore manuscrite, mais J. Faure a eu soin d'en tirer un certain nombre d'exemplaires, que nous avons diffusés peu à peu. Notre confrère Pierre Vallier m'offrit les colonnes du *Dauphiné Libéré* pour un article «**Eloi Abert, poète oublié**» (DL 15 août 1989). Monsieur J. Faure prit contact avec la Phonothèque de la Bibliothèque Nationale, avec les chercheurs de Lyon, d'Aix-en-Provence et de Grenoble. Une réunion a pu rassembler récemment autour de lui, à la Bouquinerie, dont le libraire M^r Adjémian s'est pris de passion pour notre auteur et projette d'en publier une anthologie, M. le Professeur Tuailon, ancien directeur du Centre de dialectologie et de langues romanes à Grenoble, qui songe à une publication complète de cette œuvre, et ses amis drômois.

Enfin — consécration dont on ne saurait nier l'importance — un enseignant, déjà docteur de troisième cycle, va, sous les auspices de l'Institut Gardette et de Lyon II, entreprendre une thèse de doctorat sur les différents aspects de l'œuvre d'Eloi Abert.

*
* *

Son œuvre en vaut-elle la peine ? Ce n'est pas à moi, enfant des villes ignorant du patois et qui n'ai pu la lire qu'en traduction, d'en décider. Mais ce qui me frappe, c'est d'abord son ampleur touchant à tous les registres, prose, poésie, théâtre ; ensuite c'est la maîtrise et la conscience de l'auteur qui ne croit pas à la seule inspiration, mais présente lui-même les instruments de son travail : vocabulaire, grammaire, glossaire étymologique.

Ce qu'il faut noter encore, c'est que cette œuvre plonge des racines profondes dans la réalité paysanne du XIX^e siècle et qu'elle relève aussi de la connaissance des grands chefs-d'œuvre de la culture européenne. Je pense à ces textes qui rappellent les thèmes familiers à Du Bellay ou à La Fontaine, qui reprennent ceux des conteurs populaires de toute nation, et surtout au **Faust paysan**.

Ces poèmes ou ces contes en vieux langage peuvent aujourd'hui encore inspirer chanteurs et compositeurs. Ils peuvent animer des manifestations folkloriques. A notre époque tendue vers un avenir incertain, et d'autant plus soucieuse de ses racines, l'œuvre d'Eloi Abert peut avoir un avenir qu'il dépend de nous de préparer et d'assurer.

Voulez-vous faire partie de l'Association des Amis d'Eloi Abert ?

Rambert GEORGE

En marge du bicentenaire de la Révolution : L'homme des Balmes

Pour cet épisode surprenant de la Révolution française à Romans, je me suis inspiré d'une brochure de l'abbé Cyprien Perrossier, archiviste diocésain à la fin du siècle dernier (il devait mourir en 1902). Cette brochure est intitulée «La main de Dieu sur les impies». M^r l'abbé Perrossier a eu lui-même recours à deux témoignages capitaux : celui de l'abbé Charignon, curé de Peyrins à partir de 1840, à une époque où bien des vieillards et des gens d'âge mûr avaient connu «l'homme des Balmes», celui aussi de l'abbé Garnier, longtemps curé de Mours et qui a bien connu la propre fille du personnage qui nous intéresse.

*
* *

Jean-Louis Ducros, agriculteur, père de famille, a passé toute son existence aux Balmes. Les Balmes sont un quartier au nord-ouest de Romans, à environ 4 km de la ville. Au XVIII^e siècle, ce quartier dépendait de la paroisse de Peyrins. Avant la révolution, Jean-Louis Ducros était un chrétien respectueux et un bon pratiquant, au point même qu'il faisait partie de la confrérie des pénitents de Peyrins. Mais quand la révolution éclata, son attitude changea du tout au tout : il devint très agressif à l'égard de la foi et d'une extrême violence contre la religion ; il présida les séances du décadi dans l'église profanée de Peyrins, et bien souvent on l'entendit proférer du haut de la chaire moqueries et blasphèmes. Il aurait fait brûler sur la place de l'église les ornements sacrés, avec les bois des croix brisées. En visite chez un de ses voisins, pris de fureur à

la vue d'un crucifix, il le brisa dans une rage folle, et ce ne fut qu'à force de supplications qu'on parvint à l'empêcher de dénoncer les habitants de cette maison. Durant de bien longues années, J.L. Ducros fut un impie forcené.

Le temps passa. Les années succédèrent aux années. Après les dures épreuves réapparurent peu à peu le calme et la paix. La signature du Concordat permit la réouverture des églises.

Ce fut le jour de la Toussaint 1801 que l'on rétablit officiellement le culte à Peyrins. Pour la première fois depuis longtemps, les pénitents de la paroisse revêtirent leur aube traditionnelle. Fait étonnant, J.L. Ducros a lui aussi revêtu son aube blanche : il retourne, confus sans doute mais vraisemblablement de bon cœur, aux pratiques de la foi qu'il avait si violemment combattue.

J.L. Ducros commence à gravir l'escalier qui conduit à la tribune dans l'église au-dessous de l'entrée. Mais au moment d'y arriver, il se sent arrêté par une force irrésistible. Par trois fois il essaie de pénétrer dans la tribune : en vain. Il comprend en un instant que ce Dieu qu'il a tant bafoué l'empêche d'aller plus avant. Pâle et tremblant, il quitte son aube de pénitent qu'il se juge indigne de porter ; aidé par deux confrères, il arrive au bas de l'escalier, bouleversé, et s'écriant : «La main de Dieu est sur moi !». Il rentre chez lui, hagard, et à sa femme affolée de le voir ainsi il ne sait que redire : «La main de Dieu est sur moi !».

Il va se coucher le soir après avoir refusé son repas ; mais bientôt une force irrésistible l'oblige à se lever et le pousse à marcher, à marcher sans arrêt dans cette pièce unique qui est à la fois cuisine, salle de séjour et chambre. Il tourne toute la nuit, toute la journée du lendemain, sans pouvoir s'arrêter... Et il tournera ainsi pendant des semaines, des mois, des années. Ce n'est qu'à sa mort, au bout de 17 ans, que s'arrêtera son supplice.

Le bruit s'en répand. De plusieurs lieues à la ronde on vient voir «l'homme des Balmes» ou «l'homme qui tourne». A l'époque des «premières communions», les sœurs de Sainte-Marthe y conduisent les jeunes orphelins dont elles s'occupent pour les faire réfléchir et leur inspirer l'horreur du sacrilège. Les enfants de l'école de garçons située alors sur la place Jacquemart y vont parfois le jeudi, jour de congé scolaire.

Evidemment, J.L. Ducros a le temps de méditer et une conversion totale s'opère bien vite en lui. Aux gens qui viennent le voir, il s'écrie «Ne faites pas ce que j'ai fait ; vous

voyez ce qu'il m'en coûte ; je suis heureux que Dieu m'ait frappé de la sorte, sans cela je serais damné pour toujours !». Des prêtres viennent également le voir et lui apportent le secours des sacrements. J.L. Ducros reçoit avec gratitude ces visiteurs, mais pour la confession le prêtre est obligé d'accompagner son pénitent dans sa ronde qui n'en finit pas. «L'homme des Balmes» ne connaît de répit qu'environ deux heures par jour. Au fil des années, les marques des pas s'incrument dans le sol et font un sillon circulaire. Ce sillon fut visible pendant très longtemps ; après la mort de J.L. Ducros, on l'a fait disparaître en nivelant le sol.

Nous avons évoqué plus haut l'abbé Grenier qui fut curé de Mours et eut comme paroissienne la veuve Feuger, née Marie-Julie Ducros, la fille de Jean-Louis. Cette personne est morte le 12 janvier 1880 à 87 ans. Voici les propres termes de Marie-Julie, cités par l'abbé Grenier :

«Je me souviens qu'étant bien petite, âgée de 7 à 8 ans, on me mettait sur les épaules de mon père, à cheval sur son cou : je tenais une assiette de soupe, et je la lui faisais manger pendant qu'il tournait. Plus tard, mes parents étant pauvres, on m'avait placée comme domestique. Le soir, quand la journée était finie, il fallait souvent venir pour aider mon père à tourner. Quand il ne tournait pas, il souffrait horriblement, et dès qu'il tournait il était soulagé. Il n'avait guère que 2 heures sur 24 où il était un peu tranquille. Quelquefois, il sommeillait en tournant ; alors, pour qu'il ne s'arrêtât pas, mes frères et moi nous nous servions d'un gros bâton que nous appuyions contre ses épaules, et nous le poussions ainsi afin qu'il eût moins de peine.»

L'abbé Grenier ajoute dans son témoignage : «Ce secours du bâton a été employé habituellement sur les dernières années. Les enfants, domestiques dans le voisinage, venaient à tour de rôle rendre ce service à leur père».

Il nous dit encore : «Les sentiments de Ducros étaient devenus très chrétiens. Il parlait peu, pleurait fréquemment, et remplissait ses devoirs religieux. De temps en temps, on lui portait la sainte communion. Il était l'objet de la curiosité publique. Plusieurs vieillards de Mours m'ont raconté que chaque dimanche, après vêpres, ils allaient voir «l'homme qui tourne». On s'y rendait de Mours, de Romans, de Peyrins et d'ailleurs».

Le curé de Mours apporte d'autres précisions encore : «Pour faciliter ce mouvement (la marche ininterrompue de J.L. Ducros), on avait enlevé les pauvres meubles qui étaient

contre les murs. C'est là, autour de cette misérable pièce qu'on voit encore aujourd'hui qu'il tournait sans cesse. On a parlé d'un pilier autour duquel il aurait tourné en marchant ; sa fille m'a dit que la maison n'avait pas de pilier à cette époque, et que son père tournait près des murs afin de décrire une circonférence plus grande, ce qui lui était moins pénible». «Ducros a tourné ainsi durant quatorze ans. Les trois années qui ont précédé sa mort, il ne pouvait plus se tenir debout. Obligé de s'aliter, sa tête devint énorme. Il souffrait horriblement, et ses souffrances ne cessèrent pas jusqu'à sa mort. Son supplice a donc duré en tout dix-sept ans».

La veuve Feuger n'a jamais voulu dire explicitement à son curé la cause du châtement de son père. Mais voici un fait éloquent, raconté par l'abbé Grenier : une femme était venue à Mours pour vénérer les reliques de Saint-Eusèbe qui sont précieusement conservées dans l'église. Le curé étant absent, la belle-fille de cette femme, en tant qu'habituée de l'église et épouse du sonneur, prit la liberté de prendre elle-même les reliques et de les donner à baiser à celle qui voulait honorer Saint-Eusèbe. «La vieille Feuger l'apprit» écrit l'abbé Grenier «et se mit dans une telle colère qu'elle voulait quitter la maison. Elle prononça ces paroles bien significatives : «Malheureuse ! Ne sais-tu pas ce qui est arrivé à mon père pour avoir touché à ces choses ?» Et l'abbé Grenier d'ajouter : «Elle en trembla toute la journée. Ainsi donc, pour sa fille, il était hors de doute que Ducros avait commis quelque sacrilège. Elle avait dû l'entendre dire quelquefois dans sa famille et le souvenir lui en était resté profondément gravé». J.L. Ducros mourut le 6 juin 1818, il avait 66 ans. C'est son fils aîné, Pierre Ducros, cultivateur, âgé de 38 ans qui fit la déclaration du décès.

La famille s'est éteinte. Deux de ses filles sont mortes noyées : l'une, jeune encore, dans l'Isère ; l'autre, mariée, dans le puits de la maison qu'elle habitait à Romans.

La maison de J.L. Ducros a changé de propriétaire et très vite n'a plus été utilisée comme habitation.

*
* *

Voilà la surprenante histoire de «l'homme des Balmes». Dans l'euphorie des fêtes du bicentenaire de la Révolution, était-ce inutile de l'évoquer ?

Henri POUZIN

De la révocation de l'Edit de Nantes au retour glorieux des Vaudois dans les vallées piémontaises

La révocation de l'Edit de Nantes peut apparaître comme un événement spécifiquement français puisqu'en théorie il ne concerne que l'intérieur du pays.

Mais ce serait oublier que l'Europe se trouve alors partagée sur le plan politique en deux groupes rivaux, dont l'un a pour chef le Roi Soleil, avec l'appui de la papauté, et l'autre, que l'on connaît sous le nom de Ligue d'Augsbourg, a pour dirigeant principal Guillaume d'Orange, qui dirige les Provinces-Unies, autrement dit la Hollande, et montera bientôt sur le trône d'Angleterre.

Ce serait aussi oublier que l'Europe opposée à Louis XIV est entièrement protestante, et qu'elle se sent très solidaire des coréligionnaires dont la situation est précaire, ou quelquefois désespérée sous la domination de souverains catholiques. Mais les coréligionnaires en question sont aussi bien entendu des enjeux politiques entre les mains des uns et des autres.

La situation du peuple Vaudois, dans cet ensemble déjà compliqué, est à cette époque encore plus compliquée, si faire se peut.

Parler de peuple s'agissant des Vaudois est notoirement insuffisant : les historiens qui s'efforcent de retrouver et de sauvegarder leurs souvenirs parlent actuellement de «Peuple-Eglise». D'autres, en d'autres temps, avaient parlé de «Peuple-Armée» ou les avaient qualifiés d'«invincibles». Que sont-ils en réalité ?

Vers le milieu du XII^e siècle, on les voit apparaître au sommet des Alpes où ils occupent un territoire qui correspond à ce qu'il est convenu d'appeler avec Jules César les «Alpes Cottiennes», dont on le sait la capitale a été tantôt Suse, tantôt Embrun, tantôt Briançon. Ce territoire prendra plus tard le nom peu connu hors les murs de «République des Escartons» ou des «sept vallées». Il a une caractéristique que

ceux qui ne sont pas habitués à l'histoire briançonnaise ignorent volontiers, c'est qu'il correspond à une zone que l'occupation romaine n'a jamais arrachée aux Celtes (à l'exception des grandes voies de communication).

A quelques lieues de Briançon persistent d'ailleurs des rites celtes dont le plus connu est le **BACHU BER**, ballet rituel qui se danse en rouge et blanc, et dont la signification est totalement perdue.

Autre point important pour notre propos : ce n'est qu'après la période où arrivent les Vaudois qu'aura lieu ce que l'on a appelé la «Christianisation des campagnes», tentative de rallier les campagnes à une orthodoxie romaine. Jusqu'alors en effet on désignait sous le même vocable les paysans et les païens. C'est volontairement qu'est fait ici l'amalgame entre la Rome Antique et la Rome Chrétienne, car dans la géographie historique cet amalgame existe bien.

Pourquoi les Vaudois ont-ils choisi ce territoire-là et pas un autre pour s'y réfugier reste jusqu'à présent une question sans réponse mais qui mérite cependant d'être posée.

De ce qui a précédé cette arrivée dans les Alpes Cottiennes on connaît peu de choses, ou plutôt deux choses qui nous orientent dans deux sens pas du tout parallèles : d'un côté la filiation avec les Pauvres de Lyon, fondés par Pierre Valdo, dont vient le nom de Vaudois, en conflit larvé puis très vite ouvert avec l'Eglise de Rome, et de l'autre une tradition qu'on retrouve dans leurs écrits ultérieurs et où ils se prétendent la plus ancienne «secte chrétienne» puisqu'elle remonterait au Christ lui-même. Que les Vaudois soient, en tant que communauté, antérieurs à Valdo lui-même est assez plausible.

Mais leur arrivée dans les vallées coïncide avec le grand exode des Albigeois, chassés du midi de la France par la croisade du même nom. Les noms patronymiques actuellement rencontrés chez les Vaudois sont plus méridionaux que lyonnais, et on les rencontre tout au long de la route qui mène de Nîmes à Briançon, en particulier dans la vallée de la Drôme et dans le département des Hautes-Alpes. De là à faire l'hypothèse du passage d'une cohorte de réfugiés abandonnant ci ou là quelque traînard il n'y a qu'un pas. De même, la langue de la communauté vaudoise est restée l'occitan alors qu'à Lyon on parle oil et à Briançon originellement franco-provençal.

Si les Vaudois des vallées viennent sans aucun doute du sud-ouest de la France actuelle, il y a lieu de les distinguer très nettement des Cathares, surtout au niveau des conceptions religieuses qu'ils ont combattues. C'est au niveau des persécuteurs que se situe l'amalgame. Qu'en est-il résulté dans les faits ?

Dès l'entrée en scène du protestantisme tel que nous le connaissons aujourd'hui, et après avoir envoyé des délégations à Calvin, à Luther, et même à Jean Huss à Prague, ils s'y intégreront au Concile de Chanforan en 1532, tout en gardant (jalousement ?) leur autonomie. Ils suivront par la suite la destinée générale de l'Eglise Réformée («la religion prétendue réformée» dans la terminologie de Louis XIV).

A l'époque de la révocation de l'Edit de Nantes les «sept vallées» sont unies par la religion, mais séparées par la politique. Celles qui se trouvent actuellement en territoire français sont sous administration directe de Louis XIV, de même que celles qui servent de voies de communication avec l'Italie. Le Roi Soleil entretient deux places fortes importantes à Casale et à Pinerolo, ainsi que la forteresse d'Exiles dans la Valsusa. Celles qui sont au contraire plus au sud et qui n'ont que peu d'intérêt stratégique sont sous l'administration directe du Duc de Savoie.

Il se nomme Victor Amédée II, est théoriquement indépendant, mais neveu par alliance de Louis, et de surcroît catholique. C'est à cette époque un jeune homme d'une vingtaine d'années, pas très heureux de la tutelle du trop puissant oncle, mais ses conseillers et en particulier sa femme (Anne d'Orléans) sont plutôt pour Louis.

La révocation de l'Edit de Nantes intervient donc dans ce contexte local le 8 octobre 1685. Comme dit plus haut, il ne s'applique qu'au territoire français, et entraîne le départ pour l'exil (le «refuge») de centaines de milliers de personnes.

Pour les Vaudois sous «administration directe» du Roi, l'Edit s'applique de plein droit, et ils cherchent refuge ailleurs, bien souvent dans les vallées non françaises de l'autre côté d'un col souvent familial. Quelques huguenots venus de plus loin et qui n'auront pas la possibilité d'aller en Suisse emprunteront le même chemin.

De son côté, Victor-Amédée tente de tergiverser pour des raisons essentiellement politiques : «Mes prédécesseurs ont tenté à plusieurs reprises de réprimer les Vaudois, et il en est toujours résulté de graves désordres». A vrai dire, les dernières tentatives datent d'à peine un quart de siècle, temps des «Pâques Piémontaises» et les expériences ont été dans le passé longues et répétées.

Mais Louis XIV augmente la pression sur le Duc de Savoie en prenant argument non seulement de la lutte contre le protestantisme, mais de l'asile considéré comme inamical accordé à des sujets du Roi (les Vaudois et les quelques huguenots cités plus haut). Il menace d'envahir le duché, ce qui équivaldrait à une annexion par droit de conquête, si bien que le Duc finit

par céder en publiant le 31 janvier 1686 (il n'a tenu que trois mois) un édit calqué sur son homologue parisien, qui annule les licences antérieures (permission d'exercer le culte dans certaines limites géographiques, etc...), interdit les réunions, ordonne la destruction des temples.

Les prêtres doivent quitter l'état ou rejoindre la religion catholique dans un délai de quinze jours s'ils veulent avoir la vie sauve. Les autres doivent abjurer sans discussion sous peine d'exil et de confiscation des biens. En plus, ils doivent remettre les nouveaux-nés aux prêtres pour qu'ils soient baptisés et élevés dans la religion catholique, sous peine de flagellation pour la mère et des galères pour le père.

Inutile de décrire la consternation (et c'est peu dire) dans les vallées, mais aussi dans toute l'Europe protestante. La Hollande est en guerre avec la France, et ne peut rien faire directement. Les cantons suisses, malgré leur situation géographique délicate, envoient une délégation à Turin. Les tractations se révèlent dans un premier temps inutiles, le Duc soumis au chantage à l'annexion ne pouvant rien céder.

Les habitants des vallées sont partagés entre l'acceptation de l'exil et la résistance à outrance. De son côté, le Duc fait savoir qu'il n'entend pas traiter avec des sujets armés. Le rappel du premier édit par un nouveau daté du 9 avril exigeant la remise des armes et la déportation en masse des populations renforce le parti de la résistance, et le 21 avril, jour de Pâques, les Vaudois célèbrent solennellement la communion, et se préparent à se défendre.

Les opérations militaires débutent le 23 avril. Les combattants du côté vaudois sont environ 2500 mais sans commandement unique. De l'autre on compte sept régiments de cavalerie savoyarde, la cavalerie et l'artillerie sous les ordres de Gabriel de Savoie, avec en plus sept régiments français et de la cavalerie sous les ordres du Général Catinat.

Dès les premières escarmouches, qui ne tournèrent pas, on s'en doute, à l'avantage des Vaudois, certains pasteurs, dont Henri Arnaud qu'on retrouvera par la suite, réussissent à fuir par la montagne et à gagner la Suisse.

Le gros de la troupe se rend au bout de trois jours à la suite, disent les historiens, de promesses de clémence qui ne furent pas tenues.

C'est alors que commence pour les malheureux habitants des vallées un calvaire dont il semble que les historiens vaudois du temps présent aient quelque réticence à parler, mais que les historiens français consultés (essentiellement Henri Martin et le fondateur de l'histoire moderne Jules Michelet) rapportent avec force détails.

En gros, les hommes d'âge militaire (environ 3000) furent attachés les uns aux autres, et envoyés dans des prisons de la région dans des conditions de malnutrition et de promiscuité telles qu'il en mourut rapidement plus de la moitié. Pendant ce temps, les femmes, les enfants et les vieillards furent livrés à une soldatesque déjà coutumière des dragonnades, en particulier dans les Cévennes contre les Camisards.

Les femmes furent violées, celles qui résistaient après avoir été fixées à terre par des piques, puis certaines brûlées vives. Des vieillards on réclama une abjuration immédiate sous peine d'une mutilation à chaque refus, les enfants en bas âge furent d'abord utilisés comme des ballons puis précipités dans les ravins. Les enfants survivants furent renvoyés à l'intérieur pour y être distribués dans des familles et élevés dans la religion catholique. Les autres survivants seront emprisonnés à Turin, et les fugitifs recherchés et passés par les armes. Et pendant ce temps Catinat écrit à Louvois : «J'ai ordonné d'utiliser un peu de cruauté»...

Derrière ce massacre il ne reste plus rien qu'une «terre brûlée». Seuls quelques irrédentistes ont réussi à échapper en se cachant dans des grottes connues d'eux seuls, malgré les recherches et le ratissage intensif des montagnes. Ils sont un peu plus d'une centaine, et vivront d'herbe, tout en descendant de temps en temps semer la terreur dans le fond des vallées. Leur existence est importante pour la suite des événements. Le bilan global de l'opération s'établit comme suit : sur une population de 12000 personnes on dénombre 2000 morts et environ 8000 emprisonnés, les autres ayant abjuré du bout des lèvres ont été transférés dans la région de Vercelli.

Le sort des prisonniers est très précaire : outre les conditions de détention, certains sont «achetés», en particulier 2000 pour les galères vénitiennes ; d'autres pays, dont la France, font des offres...

Les envoyés des cantons suisses sont toujours à Turin. Au début ils ne sont pas reçus et c'est seulement en janvier 1687, soit au bout d'une année de conflit qu'ils obtiennent enfin le transfert en Suisse des survivants. Ce ne sera pas sans conditions, en particulier qu'ils ne restent pas dans des cantons limitrophes, mais soient envoyés vers des cantons germanophones, et le maintien d'otages à Turin.

Après un périple long et difficile à travers les montagnes, sous la garde de soldats piémontais assez bons enfants et sous le contrôle des Suisses, tout ce peuple arrive à Genève où l'accueil est très fraternel.

Commence alors cette période suisse qui aboutira, comme chacun sait, à la fameuse épopée dont on a célébré en 1989 le troisième centenaire.

Il faut, pour ne rien négliger du contexte, faire le point de la situation. Les Vaudois sont dans un pays ami, au milieu de coréligionnaires eux-mêmes dans une situation politique instable : quoique neutres, ils sont trop près de terres catholiques pour ne pas être obligés de composer, pour des raisons de sécurité, avec leur puissant voisin Louis. Alors on fera parfois sortir les Vaudois le soir par la porte de France pour les faire rentrer le lendemain par la porte de Berne...

Le séjour à Genève et dans les régions limitrophes constitue politiquement une trop lourde charge pour pouvoir durer bien longtemps. Il faut donc faire des projets d'avenir. La solution adoptée le plus souvent par des réfugiés qui viennent de subir dans leur pays des événements aussi graves est de s'éloigner encore plus du lieu de leur martyr, dans un premier temps à tout le moins, quitte à attendre des conditions plus favorables pour envisager un retour dans la patrie perdue.

En ce qui concerne les Vaudois, il y a de farouches partisans d'un retour immédiat et ceux qui se contenteraient volontiers d'un exode vers des lieux plus hospitaliers qui ne manquent pas, en particulier en Allemagne du Sud. Comment se fait-il que les premiers aient triomphé et entraîné les autres dans une aventure dont les probabilités de succès sont logiquement assez minces, et qu'ils persistent encore après deux tentatives infructueuses ?

L'histoire de cette période, telle qu'elle est décrite par les historiens vaudois de notre temps, nous donne quelques éléments de réponse : «Ben lungi di dimenticare la patria, gli esuli sentivano crescere ogni giorno il desiderio e la speranza di ritornarvi» (Bien loin d'oublier la patrie, les exilés sentaient croître en eux chaque jour le désir et l'espoir d'y retourner) nous disent Ernesto Comba et Luigi Santini dans leur *Storia dei Valdesi* (Claudiana 1966).

Divers faits peuvent nous aider à comprendre cet état d'esprit : il existe encore dans les vallées cette centaine d'irrédentistes auxquels nous avons fait allusion plus haut. Des prisonniers ont été «oubliés» dans diverses prisons piémontaises, en particulier à Asti. Les enfants emmenés pour être élevés dans la religion catholique n'ont pas été rendus.

Depuis longtemps aussi on prophétise beaucoup chez les Vaudois. La lecture de l'Apocalypse et surtout sa relecture en mettant des noms actuels à la place des noms anciens permet des coïncidences de date avec les événements qui viennent de

se passer, et indique ainsi ce qui va se passer dans un avenir proche. Cela permet d'espérer l'aide de Dieu pour des entreprises, même si leurs chances de succès, sans cet appui, peuvent nous sembler à peu près nulles.

Mais les mêmes auteurs nous disent aussi que cette volonté de retour était attisée par Henri Arnaud et par un vieux capitaine, Giosué Gianavello. Ce dernier, trop âgé pour participer lui-même à des combats, se chargea d'écrire des instructions militaires détaillées. Mais pour songer à une expédition militaire, il faut de l'argent.

Et c'est là qu'intervient la nécessité d'une double lecture, celle du désir d'un peuple exilé, prêt à beaucoup de sacrifices, et de l'autre les buts de guerre d'une moitié de l'Europe, favorable à ce peuple exilé, mais dont on ne peut négliger le propre intérêt militaire.

Une partie de la dure bataille qui secoue l'Europe peut être jouée dans ces vallées piémontaises dont la situation stratégique peut permettre de créer un abcès de fixation. On entretient depuis longtemps des émissaires auprès du Duc de Savoie. On sait qu'il ne demande qu'à secouer le joug de l'oncle trop puissant, et qu'il est prêt à un renversement des alliances si les événements l'y poussent tant soit peu.

Deux tentatives, mal préparées, échouent. Le Duc de Savoie, averti de ces dernières, tente de faire assassiner Henri Arnaud, mais n'y parvient pas. Il faut faire vite : Gabriel de Covenant, agent à Genève de Guillaume d'Orange, va s'y employer avec Arnaud et Gianavello.

«I fondi necessari erano stato raccolti» (les fonds nécessaires avaient été recueillis) nous disent sans plus de détails les auteurs cités plus haut. En réalité, Henri Arnaud est allé lui-même rendre visite à Guillaume d'Orange, vers le milieu de 1688, peu avant le départ de ce dernier pour son expédition en Angleterre, et il a signé avec lui un pacte secret réglant le retour des Vaudois dans les vallées. C'est un choix osé à ce moment précis, mais qui se révélera judicieux. Des fonds, il y en aura, certes, et en quantité suffisante pour équiper un millier de personnes de pied en cap, Vaudois pour la plupart, mais aussi quelques réfugiés français. Leur équipement pesait plus de cinquante kilos et comprenait une grande épée de combat, une lourde arquebuse avec une baïonnette, des pistolets, des vivres et des munitions pour dix jours. Ils portaient l'uniforme, et, sur le casque, un ruban orange (couleur du prince protecteur).

Ils sont divisés en vingt compagnies, commandées chacune par un capitaine (14 vaudois et 6 français). Les officiers ont un uniforme et portent le chapeau à plume.

Le parcours a été cette fois parfaitement étudié et traverse surtout des terres savoyardes : il ne prévoit de traverser les zones sous contrôle direct de Louis XIV que le plus tard possible, après le Mont-Cenis.

Le 24 août 1689, à la tombée de la nuit, c'est le départ de Prangins. Tout se déroule comme prévu, à part les inévitables incidents de dernière heure : qui n'est pas là et qui devrait y être, qui passe par hasard alors qu'il ne devrait rien savoir. 20 bateaux achetés, ou réquisitionnés au dernier moment, emmènent tout le monde à travers le Léman jusqu'à Yvoire, sur la rive savoyarde.

Quelques velléités de résistance sont bien vite anéanties devant la supériorité de l'armement et de l'effectif, et la troupe prend l'itinéraire prévu à travers les montagnes de Savoie. Deux traversées difficiles, celle de Cluses et de Sallanches, sont résolues par la négociation, appuyée par la prise d'otages prévue dans les instructions de Gianavello, et facilitée aussi par la réputation de cette troupe d'hérétiques qui passe et ne s'arrête pas, et ne fait pas de saccages, mais paye ce qu'elle prend.

Très vite le mauvais temps s'installe malgré la période estivale : on est à cette époque une période de retour de la glaciation. On arrive le 29 à Combloux, après avoir hésité à s'engager comme prévu dans le bas du Val Montjoie, et le lendemain on traverse par le haut le col du Bonhomme, miraculeusement dépourvu de sa garnison. Puis c'est la haute vallée de l'Isère, la Tarentaise, enfin le Mont-Cenis atteint le vendredi 2 septembre sans obstacle majeur que le mauvais temps pour les raisons ci-dessus évoquées.

L'itinéraire prévoit pour la suite, c'est-à-dire pour traverser la Doire et le Chisone, alors tenus par Louis XIV, de passer d'abord par le col du Clapier et de descendre à Chiomonte pour y passer la Doire. Mais la vallée est gardée par les troupes du Duc de Savoie et il faut rebrousser chemin. La journée se passe à rechercher un passage, cette fois au-dessus d'Exiles en repassant par la montagne : cela ne va pas sans embuscades et sans pertes.

Le soir, ils sont au-dessus de Salbertrand, poursuivis par des soldats ennemis, et malgré les lumières d'un bivouac de l'autre côté du pont, n'ont d'autre issue que de l'attaquer : ce sera une bataille homérique où ils perdront le tiers de leur effectif, mais où ils passeront.

Les survivants quitteront très vite la vallée de la Doire par le col de Costapiana et traverseront le Pragalatto sans histoires pour se retrouver par le col de Pis au-dessus de Masselo, enfin sur la terre de leurs pères.

La renommée de cette expédition a été transmise à l'histoire surtout par le récit qu'en fit paraître, à quelque temps de là, Henri Arnaud lui-même. Mais c'est très vite que la nouvelle se répandit, aussi bien dans les salons turinois que dans les cellules des prisons du voisinage.

Il faut dire qu'il y a de quoi : raconter froidement cette suite d'évènements c'est bien sûr faire bon marché des souffrances indicibles liées ne serait-ce qu'aux lieux traversés situés en haute montagne à une période où celle-ci était plus froide que de nos jours, mais aussi aux marches forcées, à la difficulté de se procurer à manger. C'est aussi ne pas prendre en compte les risques encourus, dont le plus important n'était pas la mort, mais la torture ou les galères de Toulon (ou de Venise). En somme, cet épisode n'a pas usurpé son nom de «glorieux rapatriement», même s'il s'agit dans cette dénomination de la gloire de Dieu plus que de celle des hommes, et même si elle est calquée sur celle de la «glorious revolution» anglaise qui ne date que d'un an.

Il reste encore une année à passer en guérilla dans les vallées, de la prise de Bobbio à l'héroïque siège de Balsiglia, au-dessus de Massello, où la fuite désespérée à travers le brouillard en passant par une faille de la montagne marque la fin des attaques.

Mais la fin des attaques n'est pas directement du fait des attaqués : la situation internationale s'est brusquement modifiée, et Victor-Amédée obligé à prendre parti et à rendre Turin à l'oncle Louis choisit de renverser ses alliances et devient tout d'un coup allié de Guillaume d'Orange et, par voie de conséquence, des Vaudois... Ainsi furent libérés les prisonniers restant dans les prisons savoyardes, rendus les enfants enlevés, et soutenus les combattants contre les français, appelés ailleurs dans l'intervalle.

Ainsi, ces cinq années ont été marquées par un peuple courageux et prêt à des sacrifices considérables pour regagner, sans abandonner sa foi, la terre de ses pères. Mais elles montrent aussi à plusieurs reprises l'imbrication de la grande et de la petite histoire, et à certains moments des prises de décision qui impliquaient, de la part des dirigeants de ce peuple, une bien grande connaissance des faits et des hommes qui ont fait la grande histoire de ce siècle, des équilibres de forces, des aspirations et des agissements présents et futurs des uns et des autres.

C'est là matière à réflexion autant que d'émerveillement.

Docteur MIRIBEL

Achévé d'imprimer
le 1^{er} trimestre 1993
sur les presses des Impressions Modernes
22, rue Marc-Seguin - 07500 Guilherand-Granges